

# Le style Néo-Normand en architecture

Normandie  
XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles

Patrice Gourbin

Les CAUE normands



SPECIMEN

# **Le style Néo-Normand en architecture**

**Normandie  
XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles**

Patrice Gourbin

Les C.A.U.E. Normands



## PRÉFACE

En Normandie, l'architecture néo-normande n'est pas seulement un patrimoine. Elle fait toujours l'actualité des chantiers : en Pays d'Auge dans les ensembles de villégiature, à Rouen en complément d'un monument classé, comme base d'une construction écologique à Paluel, à Honfleur en tant qu'icône du futur village des marques, sous la houlette d'Edouard François. Cette branche vigoureuse de la construction locale est parfois observée avec dédain. Certains n'y voient que compromis dans le pastiche et la nostalgie, dénonçant le bétonnage des côtes, l'absence d'inspiration des maîtres d'œuvre et la frilosité des maîtres d'ouvrage. La présente étude avait été engagée à l'origine par le C.A.U.E. du Calvados, un département particulièrement riche en réalisations anciennes et actuelles. Le but était d'observer les variations du style au cours du temps, en y incluant les réalisations les plus récentes, manière d'engager une réflexion ouverte et pragmatique sur l'architecture normande d'aujourd'hui. La collaboration des cinq C.A.U.E. de Normandie a ensuite permis d'étendre la recherche aux cinq départements de la région, donnant ainsi à l'étude une cohérence géographique incontestable.

*Hervé Rattez  
directeur du CAUE du Calvados  
pour l'ensemble des directeurs des CAUE Normands*

# INTRODUCTION

Le XIX<sup>e</sup> siècle, qui a exploré avec passion la diversité des styles, a trouvé en Normandie une source d'inspiration particulièrement féconde. Né sur les côtes du Calvados dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le néo-normand s'est ensuite intégré avec bonheur dans la panoplie existante à côté des styles historiques, en s'appliquant à toutes sortes de programmes et de territoires. De la créativité débridée des architectes et de la notoriété des commanditaires résulta un ensemble de réalisations remarquables, qui fut rapidement imité. Image de luxe, de bon goût, d'oisiveté et de bonheur chic, le néo-normand s'est largement répandu hors de son terroir d'origine. L'Île-de-France est peut-être la région la plus riche de ce point de vue, mais l'expansion ne s'est pas limitée à l'hexagone. En Belgique, la station de Middelkerke possède son Quartier normand, celle de Genval-les-Eaux son Normandy hôtel. De l'autre côté de l'Atlantique, en Argentine, la plage de Mar del Plata présente un remarquable ensemble de villas normandes qui témoigne du succès planétaire de l'association du néo-normand et de la villégiature.

Mais que dire du néo-normand en Normandie ? Cet extraordinaire répertoire formel, riche de sa notoriété, de sa permanence dans le temps, de ses capacités d'adaptation à n'importe quel lieu ou programme et de l'adhésion du grand public, n'a jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble sur la région qui l'a vu naître. A vrai dire, et ceci explique peut-être cela, les territoires normands ont été très inégaux devant le néo-normand.

Sur les plages de la Côte fleurie, il fut dans ses premiers temps d'existence un jouet destiné à la haute société qui fréquentait les lieux de villégiature. C'est la version la plus connue du style, mais une seconde s'est développée quelques décennies plus tard dans la région rouennaise, selon un processus tout à fait différent. Destinée aux Rouennais et aux visiteurs cultivés qui savaient lire l'authenticité de quelques restitutions savantes, elle participait au dépaysement temporel procuré par la visite de la « ville-musée ». S'appuyant sur une connaissance érudite de l'histoire ancienne, le courant rouennais du néo-normand est inextricablement lié à la découverte et à la protection des maisons médiévales et Renaissance de la Ville aux cent clochers. On peut donc en quelque sorte distinguer deux branches du style. La première, ludique et désinvolte était liée à un dépaysement spatial tandis que l'autre, savante et rigoureuse, s'inscrivait dans un projet de voyage didactique dans le temps. Les deux courants, indépendants mais en constante interaction, se rejoignaient constamment et formaient ensemble, malgré tout ce qui les séparait, un « style » unique et reconnaissable, le néo-normand.

Après la grande Guerre, le néo-normand se fit envahisseur. Car le mot d'ordre était désormais de construire normand en Normandie. Non seulement le style devint hégémonique sur le littoral du Calvados, mais il se répandit aussi dans la Normandie de l'intérieur. Ce fut le moment où les mairies, les postes, les gares et même les cités ouvrières découvrirent à leur tour les joies du pan de bois, des volumes complexes et des toitures imbriquées. Il est d'usage de considérer que cette floraison s'est éteinte au moment de la seconde guerre mondiale, et que le style a depuis définitivement disparu. Pourtant, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, la pratique du pastiche est encore tout à fait vigoureuse. Sur le littoral de la côte fleurie, le néo-normand est même la forme la plus courante de la construction neuve. De ce constat a découlé, au sein du C.A.U.E. du Calvados, une interrogation sur ce courant architectural et la commande de cette étude, bientôt élargie aux cinq départements de la région.

Observer les multiples avatars, métamorphoses et renaissances du néo-normand de 1860 à nos jours, et sur la totalité du territoire de l'actuelle Normandie, telle était la commande. Le plus confortable aurait certainement été de se cantonner à une définition étroite : le style normand ne serait que l'architecture à pans de bois en bois. Mais ce serait condamner d'office toute une partie de la production, où le colombage est figuré à l'aide de planchettes clouées sur le mur, de moulages en ciment, voire d'une simple peinture. Nous n'avons pas voulu exclure les œuvres modestes, où le pan de bois est réduit à quelques rayures en haut du mur, ni les grands ensembles normandisés des années 1960, représentatifs des formes de villégiature de leur époque. On ne trouvera donc pas ici de définition du néo-normand, car le but principal de l'enquête était la découverte et la compréhension la plus large possible du phénomène, et non la construction d'une classification savante plus ou moins pertinente.

SPECIMEN



## **LES TROIS PÉRIODES DU GENRE NORMAND**

Trois grandes périodes s'imposent dans le développement du genre normand. La première est celle de l'invention et de la floraison du néo-normand à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur les plages de la côte fleurie, il s'impose comme l'essence de la villégiature chic. A Rouen, il se développe simultanément à la reconnaissance du patrimoine historique.

Le deuxième temps est celui du Régionalisme, qui débute au tournant du siècle suivant et s'achève à la Reconstruction. Le Régionalisme est une réflexion théorique sur les objectifs et les modalités d'une architecture à la fois locale et moderne.

La troisième période débute vers 1960 et se poursuit jusqu'à aujourd'hui. Dans le Calvados elle se caractérise par une production de masse, qui concerne presque exclusivement les stations du littoral. Ailleurs en Normandie, il existe des tentatives isolées pour concilier architecture contemporaine et inspiration du passé.

## Dans le Calvados, les élites à la conquête du style normand

Les premières copies de style normand furent les hameaux champêtres construits à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au château de Chantilly et à Versailles. En 1789, la Révolution coupa court à cette première appropriation du style vernaculaire par l'aristocratie. Le néo-normand ne réapparut qu'au milieu du siècle suivant, sur les plages normandes. En 1846, le peintre Charles Mozin fit construire à Trouville-sur-Mer un « chalet normand ». Une quinzaine d'années plus tard, Adolphe Cordier commanda à l'architecte Jean-Louis Celinski une villa inspirée de l'architecture ancienne du Pays d'Auge. Toutes deux avaient reçu un généreux décor sculpté rappelant l'architecture de la fin du gothique. Le chalet Mozin était une interprétation fantaisiste alors que la maison Cordier était beaucoup plus proche des modèles locaux, tant pour les volumes que pour l'ornementation. Le décor sculpté était notamment copié sur celui du manoir de la Salamandre à Lisieux.



1- Trouville-sur-Mer, Villa Normande de Charles Cordier (au centre, avec la lucarne)

2- Trouville-sur-Mer, le « chalet normand » du peintre Charles Mozin, 1846

3- Cabourg, villa néo-Louis XIII sur le front de mer

4- Arromanches-les-Bains, villa arabe

Le néo-normand se développa rapidement à la suite de ces deux réalisations pionnières. Copie assez fidèle du modèle ancien, cette première génération s'ajoutait à la panoplie des styles historiques ou régionaux déjà utilisés. Elle s'inscrivait avec aisance dans l'éclectisme caractéristique du second Empire. L'alignement dans lequel figure la villa Cordier comprenait par exemple une villa persane et une tour médiévale, Adolphe Cordier étant par ailleurs, toujours à Trouville-sur-Mer, le commanditaire d'un chalet suisse et de villas italiennes. De son côté, loin de se cantonner à un style unique, l'architecte Celinski a été l'auteur, dans la même ville, de la villa Montebello, d'inspiration classique. À ce moment, les styles utilisés à Trouville-sur-Mer et dans d'autres stations puisaient librement dans les architectures suisse, mauresque, hollandaise, chinoise, etc. ainsi que dans les styles français historiques. En Normandie, pour reprendre la formule de Dominique Rouillard, le néo-normand était un exotisme parmi d'autres.



À la génération suivante, vers 1880, le néo-normand était devenu le modèle dominant des villas de la Côte fleurie. Les maîtres d'œuvre proposaient désormais des modèles inspirés de l'architecture rurale du pays d'Auge et qui n'avaient plus guère de référence historique. L'appel à l'architecture traditionnelle était un prétexte pour s'affranchir des règles de la composition classique telles que symétrie et expression des éléments du programme. La complexité des volumes et des toitures était la règle, l'organisation interne du logis étant volontairement rendue illisible. Les édifices se présentaient comme un tout organique, sans hiérarchie apparente. La dissymétrie était appliquée partout et les volumes en saillie tels que tourelles, bow-window, pignons en retour à la silhouette pittoresque étaient organisés en une savante complexité. A l'inverse de cette impression de façade, l'intérieur était parfaitement maîtrisé. Il était organisé selon les normes hiérarchiques du logement bourgeois, qui n'étaient pas remises en cause.

Le style normand avait aussi l'avantage d'autoriser toutes sortes d'extensions ou d'agrandissements. Les greffes réalisées sur des villas d'un volume plus classique, néo-Louis XIII ou italien par exemple, s'intégraient avec aisance à la construction préexistante et lui donnaient une silhouette pittoresque plus au goût du jour:



1- Villers-sur-mer, villa Castellamar (G. Duprez architecte), [source : Henri Defrance, *l'habitation normande*, 1931]

2- Houlgate, villa Harès (E. Lewicki architecte), 1883, ajouts de pignons et galeries dans le style normand au début du XX<sup>e</sup> siècle



## A Rouen : pastiche, remontage et leçon d'histoire

A Rouen, le néo-normand était intimement lié à la question patrimoniale. En 1887, la façade d'une maison du XV<sup>e</sup> siècle fut démontée et intégrée dans le nouveau presbytère de Saint-Maclou. Construit par l'architecte Lucien Lefort et financé par un riche collectionneur, Eugène Duthuit, l'édifice associe la façade ancienne en colombages à un pastiche de la maison du gouverneur de Bayeux. Mélange d'éléments authentiques et de copie, à la fois précis d'un point de vue historique et désinvolte dans ses références spatiales (le damier brique et pierre est inconnu dans le Bessin), le presbytère Saint-Maclou fut une des premières manifestations du néo-normand à Rouen. Le deuxième temps fort de l'émergence du style fut l'exposition nationale et coloniale de 1896, avec la reconstitution d'un quartier du Vieux Rouen, selon une idée de Jules Adeline. L'entreprise était pédagogique : le projet original prévoyait une reconstitution du parvis de la cathédrale au XVI<sup>e</sup> siècle (seul réalisé au final), de la rue du Bac au XVII<sup>e</sup> et de la rue du Gros-Horloge au XVIII<sup>e</sup>. Le Vieux-Rouen, qui respectait minutieusement les règles de l'authenticité des matériaux et des formes historiques, donnait aux visiteurs l'expérience inoubliable d'une plongée dans le temps.



1- Presbytère de Saint-Maclou, rue Duthuit (L. Lefort architecte)

2 & 3- Exposition nationale et coloniale de 1896, reconstitution du parvis de la cathédrale au XVI<sup>e</sup> siècle [source : Rouen 1896, Revue illustrée de l'exposition, 1897]

4- Auberge de la Couronne place du Vieux-Marché (A. Robinne architecte), 1929 [source : l'Architecture et la construction dans l'ouest, août 1928]

L'inspiration historiciste domina le néo-normand rouennais jusqu'à la fin des années 1930, avec l'active complicité des historiens et défenseurs du patrimoine. Place du Vieux-Marché, l'auberge de la Couronne était, dit-on, la plus ancienne de France, mais le bâtiment en briques qui l'abritait était moderne. En 1928, le propriétaire voulut en améliorer l'aspect en le rendant plus conforme à son ancienneté. Le secrétaire de préfecture lui proposa une façade ancienne conservée au musée des Antiquités, mais les dimensions ne correspondaient pas. L'aubergiste fit donc appel à l'architecte André Robinne, qui inventa une façade suivant les conseils du meilleur spécialiste de l'architecture à pans de bois ancienne, le commandant Quenedey. Cet édifice savant était complété d'une iconographie en adéquation avec le programme. L'auberge était ornée de trois statuette, dues au sculpteur Foucher, et représentant Saint Fortunat patron des gastronomes, Saint Jacques patron des voyageurs, et Saint Guénolé, « patron de la pomme et du cidre ». Autre allusion au contexte, une figure de Jeanne d'Arc, canonisée dix ans plus tôt, avait été placée au premier étage et embrassait du regard la place du Vieux-marché, lieu de son supplice en 1431.



Le néo-normand était aussi pensé comme une nécessité imposée par le cadre, un complément indispensable pour assurer la continuité de l'ensemble urbain et la mise en valeur des monuments. En 1937, une compagnie d'assurance envisagea la construction d'un très grand immeuble moderne rue Saint-Romain, à proximité immédiate de la cathédrale. Après négociation, l'édifice fut habillé en 1939 par trois façades néo-normandes, dues à l'architecte Etienne Villette. Le dernier étage est un toit à très forte pente qui rend la véritable toiture, une terrasse en béton armé, imperceptible depuis la rue. La demande du service des Monuments historiques du respect de l'ancien parcellaire, des hauteurs et du style de l'ensemble ancien n'avait pas été entièrement respectée, mais le maître d'ouvrage avait malgré tout consenti d'importantes concessions. A la suite de cette affaire et pour se donner des moyens d'interventions plus efficaces, le service des Monuments historiques mit en place autour de la cathédrale une « zone de protection » telle que prévue dans la loi de 1930 sur les sites.

Les façades sont des pastiches du XV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, la maison du centre étant surmontée d'un oriel copié sur celui de la maison des Caradas. De même qu'à l'auberge de la Couronne, l'ensemble présente un programme iconographique, la façade la plus à l'ouest est par exemple consacrée aux métiers du bâtiment, maçon, architecte, forgeron, charpentier...

Toutefois, le néo-normand rouennais n'était pas toujours aussi pointilleux. Un assez grand nombre de réalisations sont dépourvues ou presque de toute références aux traditions locales. D'ailleurs, les règlements municipaux ne toléraient le pan de bois qu'avec un hourdis en brique et interdisaient l'encorbellement. De plus, les architectes compensaient la faible épaisseur du colombage par un dédoublement intérieur du mur, qui avait aussi une fonction structurelle. De ce fait, la construction en pan de bois n'était donc le plus souvent qu'un simple masque. Le néo-normand passe-partout existe aussi à Rouen, comme dans d'autres grandes villes.



1- 84, rue Saint-Romain, l'architecte, détail de sculpture (E. Villette architecte), 1939

2- Ancien hôtel de la Poste (E. Delabarre et A. Guermier architectes), 1925

3- 84 et 86 rue Saint-Romain (E. Villette architecte), 1939





## Par les villes et les campagnes de Normandie

Dans la Normandie de l'intérieur, le château utilisait volontiers le style normand dans un esprit historiciste. La période de prédilection était la fin du gothique et le début de la Renaissance, avec un rez-de-chaussée ou un pavillon brique et pierre, et des étages en pans de bois. Les références n'étaient pas systématiquement locales : les parties maçonnées, polychromes, pouvaient rappeler l'Orléanais, tandis que pour le pan de bois, les maîtres d'œuvre s'inspiraient souvent du pays d'Auge, quel que soit le lieu de construction. L'accentuation des lignes verticales, soulignées par force tourelles, épis de faîtage et autres ornements de toiture, était la règle. Le plan massé rappelait celui des villas du bord de mer, comme l'orientation vers un point de vue privilégié et le soubassement de service qui rehaussait l'étage noble. Un château existant pouvait aussi être normandisé au moyen d'une enveloppe en pan de bois qui donnait un aspect plus riant. Dans le même ordre d'idées, les manoirs anciens en colombage étaient parfois augmentés d'une extension néo-normande, et harmonisés à celle-ci pour assurer l'unité du bâtiment. L'extension était parfois bien plus considérable que le bâtiment originel. Elle pouvait devenir le support d'une véritable mutation sociale, transformant un modeste manoir de campagne en véritable château, comme le fit l'architecte Georges Lassire pour le manoir de Villers à Saint-Pierre de Manneville.



1- Barneville-sur-Seine (Eure), château de la Houssaye [source : carte postale]

2- Saint-Victor-l'abbaye (Seine-Maritime), chalet Sainte-Geneviève [source : carte postale]



3- Reux (Calvados), manoir de Bois-Tillard [source : carte postale]

4- Saint-Sulpice-sur-Risle (Orne), chalet normand [source : carte postale]

5- Saint-Pierre de Manneville, manoir de Villers, extension (C. Lassire architecte), 1908 [source : carte postale]



Le néo-normand était aussi présent dans les villes, mais le contexte imposait des contraintes. Certains maîtres d'ouvrage tenaient malgré tout à calquer leur demeure urbaine sur le modèle de la villa. C'est le cas à Fécamp de celle d'Alexandre Legrand, fondateur de la bénédictine, dont le jardin remplace le parc ou l'ouverture sur la mer. La principale différence tient à l'implantation de l'édifice à l'alignement de la rue, imposée par la situation urbaine. Isolée sur un promontoire et tournée vers le lac, la Villa normande, à Bagnoles-de-l'Orne, occupe une situation comparable à celle des villas balnéaires, bien qu'elle soit au centre de la ville. Il s'agit d'ailleurs d'une copie à l'identique du chalet des Lions de Houlgate. A Pont-Audemer, la maison de la rue Notre-Dame-du-Pré s'inscrit dans les limites d'une parcelle étroite à l'angle de deux rues. Plutôt que de puiser dans le répertoire habituel, le maître d'œuvre a choisi de privilégier le rez-de-chaussée maçonné, prétexte à une polychromie de matériaux polychrome. Profondément différent de la villa dont toutes les faces ont une valeur égale, l'édifice présente un fort contraste entre un côté rue austère et peu ouvert et une façade sur le jardin animée de tours et de galeries. Les particularités de l'espace urbain pouvaient ainsi être mises à profit pour inventer des formules nouvelles. A Elbeuf, la maison de la rue du Neubourg magnifie l'angle aigu de deux rues par un bow-window surmonté d'un oriel copié sur celui de la maison des Caradas et se distingue fortement des immeubles mitoyens en briques par l'usage d'un pan de bois échevelé. A Pont-Audemer au contraire, la maison de la place de Verdun s'inscrit sagement dans le gabarit des maisons mitoyennes, le seul élément de fantaisie étant constituée par une belle porte à accolade et fleuron, encadrée de deux figurines sculptées.



1- Bernay, maisons normandes boulevard Dubus

2- Elbeuf, maison normande rue du Neubourg

3- Pont-Audemer, maisons normandes place de Verdun

4- Bagnoles-de-l'Orne, villa normande

5- Pont-Audemer, maison normande rue Notre-Dame du Pré



2



3



4



5

## Le régionalisme (1900-1950) une discipline pour le néo-normand

La théorie du Régionalisme fit son apparition au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'objectif était d'inventer une architecture qui soit moderne tout en étant intimement liée au lieu où elle s'élève. Les régionalistes soutenaient l'idée d'un déterminisme géographique de l'architecture traditionnelle : elle était la résultante logique des contraintes climatiques (plus il pleut plus la pente du toit est forte) et de la nature des matériaux disponibles sur place. L'aspect mécanique du raisonnement était pondéré par des considérations historiques plus ou moins convaincantes (les Normands sont de bons charpentiers car ils ont hérité du talent de leurs ancêtres Vikings en matière de construction navale), et, de manière plus subjective, sur le caractère supposé des populations locales (le Normand sera bonhomme et accueillant, le Breton rude et solide...) Cette théorie prônait le rejet de la copie des styles et des modes constructifs du passé car son objectif était d'inventer une architecture adaptée aux nécessités du présent, non de reproduire des formes dépassées. La variété des styles était également prohibée : en Normandie, il fallait construire normand, et non basque ou italien.

La gare de Deauville, construite en 1931 par l'architecte de chemins de fer Jean Philippot, est une des réalisations les plus abouties de la théorie régionaliste. Les concessions à l'imitation sont minimales : quelques rares pans de bois de ciment et de grands volumes de toiture qui résultent de l'expression du programme. A l'intérieur, la voûte en béton du grand hall combine de grands arcs cintrés à des poutres droites. Le rappel de la charpente en bois est évident, mais la composition n'en est pas moins totalement moderne. Il exista aussi des réalisations encore plus rigoureuses où les pans de bois étaient totalement bannis, notamment les pavillons de la Normandie dans les grandes expositions parisiennes de 1925 et 1937. Mais ces manifestes régionalistes revendiqués comme tels auraient tout aussi bien pu représenter la Bourgogne ou l'Île-de-France, et la critique spécialisée ne se priva pas d'en souligner le manque de personnalité. L'aboutissement paradoxal de la théorie était une architecture certes régionale, mais aussi « générique » et interchangeable entre les régions, voire entre les pays.



1- Paris, exposition universelle de 1937, pavillon de la Normandie (P. Dureau, R. Dufour, G. Ferzy, J. Hébert, A. Rabinne architectes) [source : carte postale]

2- Paris, exposition des arts décoratifs de 1925, pavillon de la Normandie (P. Chiral et V. Lelong architectes) [source : l'Architecture et la construction dans l'ouest, mai 1925]

3- Deauville, gare SNCF (J. Philippot architecte), 1931



Sur le marché courant de la construction privée, l'application rigoureuse de la théorie régionaliste fut assez difficile. Les commanditaires continuaient d'apprécier les caractéristiques du néo-normand, sa silhouette pittoresque, ses volumes complexes, son ornementation variée. De plus, la clientèle s'était élargie à de nouvelles classes sociales qui, accédant à la propriété, considéraient le genre normand comme l'expression d'un certain niveau social. Le pan de bois en restait le principal emblème, souvent réalisé en ciment moulé, technique à la fois moderne, économique, durable, d'entretien aisé et tout aussi décorative que le bois. Il est vrai que le colombage n'était plus le principal élément décoratif de la façade, où il était concurrencé par des matériaux modernes, enduit tyrolien, brique, meulière. Mais l'esprit de complexité régnait toujours. La polychromie et la variété des matières soulignaient les compositions, et les architectes multipliaient à plaisir les décrochements de volumes et les emboîtements de toiture.

L'injonction régionaliste était donc contredite par une assez grande partie de la production, mais elle n'avait pas été totalement sans conséquences. La première était l'abandon presque total du transfert des style. L'importation des styles exotiques devint l'exception tandis qu'à l'inverse se tarissait le courant de l'exportation du normand. La seconde était l'éloignement de plus en plus net vis-à-vis du modèle traditionnel. Le style « art déco » domine dans les villas des années 1930, et le pan de bois n'y est bien souvent qu'un élément décoratif résiduel.

Cette évolution du style s'appliquait à de nouveaux territoires : les périphéries urbaines, colonisées par les classes moyennes et supérieures, accueillait ces expérimentations nouvelles, qui reprenaient souvent la forme de la villa isolée.

Simultanément, le logement social s'appropriait lui aussi les formes simplifiées du néo-normand dans les cités de maisons HBM. Il y trouvait une image de la réussite à la fois modeste et valorisante, intime et familiale.



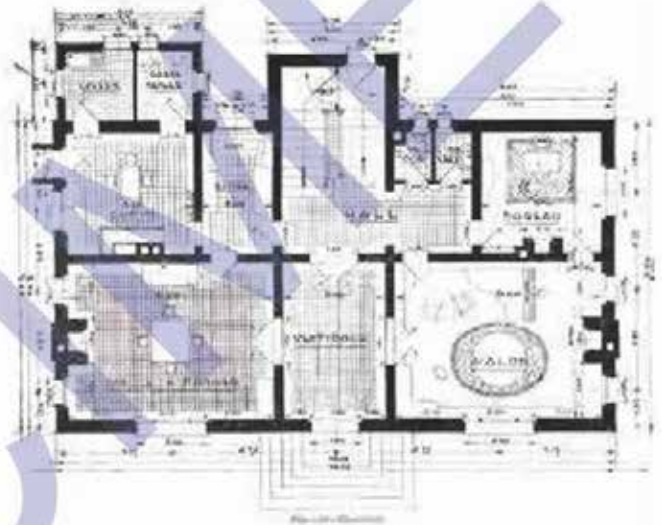
1- Caen, maison rue de Falaise (G. Damblère architecte)

2- Mort-Saint-Aignan, manoir normand rue Fortier (détruite, P. Le Boq architecte), 1928 [source : l'architecture et la construction dans l'ouest, juillet 1928]



Le régionalisme était tout le contraire de l'historicisme, et à partir des années 1920, les références aux siècles passés avaient presque disparu. Les quelques architectes qui faisaient le choix du pastiche accusaient, eux aussi, le contrecoup des principes régionalistes. A Mont-Saint-Aignan, le manoir de la rue Fortier (détruit), construit en 1928 par l'architecte Paul Le Bocq, est un simple volume rectangulaire, organisé de manière symétrique autour d'une porte d'entrée centrale, et tirant ses effets de la seule harmonie de ses proportions. Présentant cette maison dans la revue l'Architecture et la construction dans l'ouest, l'architecte Edouard Delabarre ne souligne pas tant la fidélité au modèle que sa modernité, sa distribution rationnelle et ses principes hygiénistes :

« Nous aimons l'hygiène, c'est-à-dire une ample distribution d'air et de lumière dans les intérieurs : peut-on vraiment reprocher à l'architecture normande de se montrer hostile à ces principes essentiels de la vie ? [...] puisse cet exemple se répéter et notre banlieue, comme notre cité, affirmer de plus en plus par le nombre et la qualité des habitations nouvelles qu'on y construira, la beauté, la variété, la richesse et l'originalité de notre style régional normand si parfaitement en accord avec le milieu qui l'a créé. »



## Les édifices publics : une nouvelle image des institutions

Dans sa version austère, le régionalisme était très apprécié pour les édifices de l'Etat ou des collectivités publiques. Car les formes locales magnifiaient les particularismes régionaux tout en renforçant le sentiment d'une identité nationale commune. Depuis le début du siècle en effet, et plus encore après la première Guerre, la reconnaissance des « petites patries » était officiellement considérée comme un facteur d'unité, un moyen paradoxal d'accentuer l'amour de la grande patrie. C'en était désormais fini du « style administratif » qui avait caractérisé l'architecture officielle du XIX<sup>e</sup> siècle. Chargées d'exprimer au cœur de la ville les valeurs d'une puissance publique économe, moderne et rationnelle, proche du citoyen et de ses racines, gares, mairies, écoles, postes, casernes et marchés, s'emparaient à leur tour du néo-normand.

Cette nouvelle facette du style se situait assez loin du monde désinvolte et enchanté de la villégiature. Le pan de bois restait incontournable mais suivait une mise en œuvre assez stricte, sans faux-semblant. Les colombages, généralement réalisés en ciment moulé, étaient disposés en une géométrie simple et rigoureuse, avec une nette préférence pour les compositions symétriques. Pourtant, comme pour la construction individuelle, les architectes étaient soumis à la tentation du pittoresque et de la complexité gratuite. En effet, ces édifices publics présentent assez fréquemment une contradiction entre la simplicité des élévations et du décor, et la complexité des toitures, prétexte à de virtuoses imbrications de volumes.



1- Dieppe, poissonnerie  
(détruite, F. Hamelet  
architecte), 1927  
[source : *l'Architecture  
et la construction dans  
l'ouest, mars 1927*]

2- Merville (Calvados),  
mairie et écoles (R.  
Dufour architecte)  
[source : carte  
postale]

3- Giberville (Calvados),  
écoles

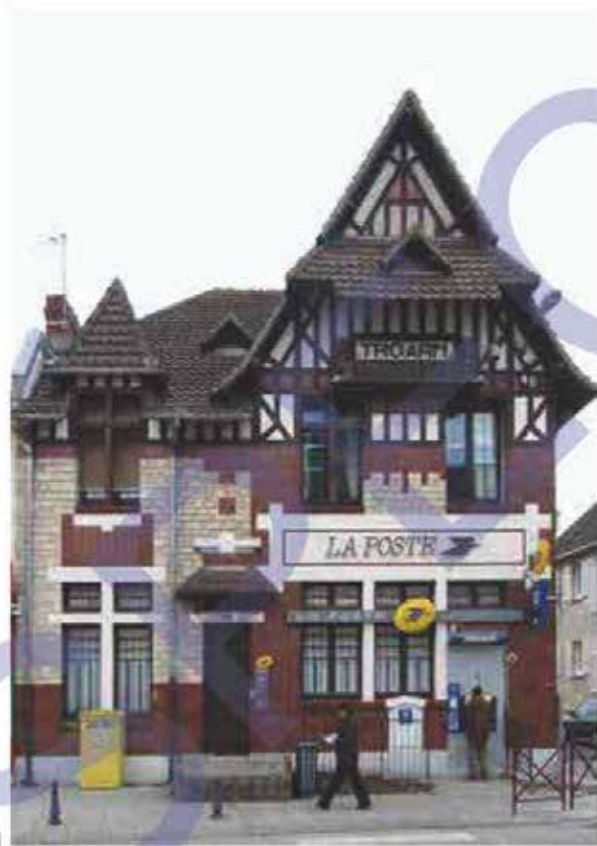


2



3

Après la première guerre mondiale, un grand programme construction de bureaux de postes fut lancé afin de rattraper le retard de la France dans ce domaine. Un certain nombre fut construit par le ministère des postes, le reste par les municipalités elles-mêmes. Pierre Chirol était l'architecte du ministère des PTT chargé de la Normandie. Passionné d'architecture locale ancienne, cet architecte rouennais était aussi un régionaliste militant. Ce fin connaisseur de l'architecture locale était particulièrement avare de pans de bois. Si l'on excepte Pont-Audemer, Les Andelys et Trouville-sur-Mer, tous les bureaux qu'il a construits sont en pierre de pays uniquement. Le régionalisme s'exprime dans les volumes et le traitement de la pierre de taille. Le contraste est grand avec le reste de la production postale, où les architectes des municipalités faisaient subir au style normand toutes sortes de variations étranges destinées à lui donner une touche plus moderne tout en conservant l'esprit décoratif, gratuit et compliqué du néo-normand.



1



2

1- Troarn (Calvados),  
poste

2- Mont-Saint-Aignan,  
poste (Thomas  
architecte), 1939,  
[source : l'Architecture  
et la construction dans  
l'ouest, avril 1939]

3- Tessy-sur-Vire  
(Manche), poste  
(P. Chirol architecte) 1935



## La normandisation

La normandisation consiste à transformer l'aspect d'un édifice banal en plaquant en façade les attributs caractéristiques du style normand, pan de bois, toit en tuile, saillies d'architecture (balcons, pignons, tourelles...) La première opération repérée est celle du château Saint-Hilaire à Louviers en 1907, la dernière celle de la mairie de Deauville et de la gendarmerie de Villers-sur-Mer dans les années 1960. Malgré son caractère artificiel, le procédé peut s'inscrire dans la logique de la théorie régionaliste, car il donne au bâti un caractère en harmonie avec son lieu d'implantation. La normandisation pouvait aussi avoir pour objectif de renforcer l'attractivité économique et touristique d'un lieu, et elle pouvait être planifiée à échelle urbaine, faisant du style normand un enjeu collectif et territorial. Dans ce cas, des personnalités influentes étaient souvent à l'origine du processus.

A Trouville-sur-Mer le maire, Fernand Moureux élu en 1934, offrait ainsi – sur sa propre fortune – une subvention aux propriétaires privés qui acceptaient de transformer leurs façades. Cette conception du style, à la croisée du monde marchand et de l'identité locale, lui redonna une vigueur nouvelle dont bénéficia aussi la construction neuve de Trouville-sur-Mer. A Urville-Nacqueville, l'architecte René Levasseur construisit de 1911 à 1914 dans une zone encore déserte du littoral de la Hague un « village normand » en pans de bois qui se présentait comme la porte d'une future station, comprenant hôtel, restaurant et salle des fêtes. Dans les années 1910, la reconstruction en style normand des grands hôtels s'inscrivait dans la même idée de fabrication d'une image, à Deauville (hôtels Royal et Normandy) ou Granville (Les Bains et le Normandy). Ces nouveaux palaces étaient parfois gigantesques, et les architectes devaient trouver des solutions pour dépasser la contradiction entre les caractéristiques du style (bonhomie, pittoresque, échelle humaine), et les contraintes de ce programme d'échelle industrielle. Ce faisant, ils donnaient une dimension nouvelle au néo-normand, démontrant ainsi ses infinies possibilités d'adaptation.

Le début du siècle fut aussi celui où la normandisation devint la norme dans toutes les stations. Dans le département de la Manche, où le pan de bois est quasiment inconnu dans l'architecture traditionnelle, le style s'y acclimata à ce moment, à Coutainville par exemple, qui présente quelques belles réalisations de cette période.



1 & 2- Villers-sur-Mer  
hôtel de Paris avant et  
après normandisation  
[source : carte  
postale]



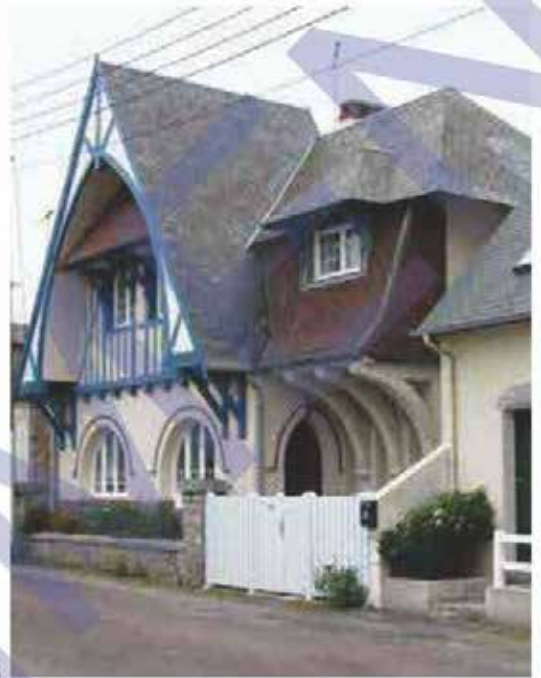
3- Granville, hôtel des  
Bains, (A. Blysen  
architecte), 1928

4- Coutainville,  
(Manche), villa  
normande rue Leverrier

5- Coutainville  
(Manche), villa  
Marjeorie, rue des  
Amiraux Jehenne



3



4

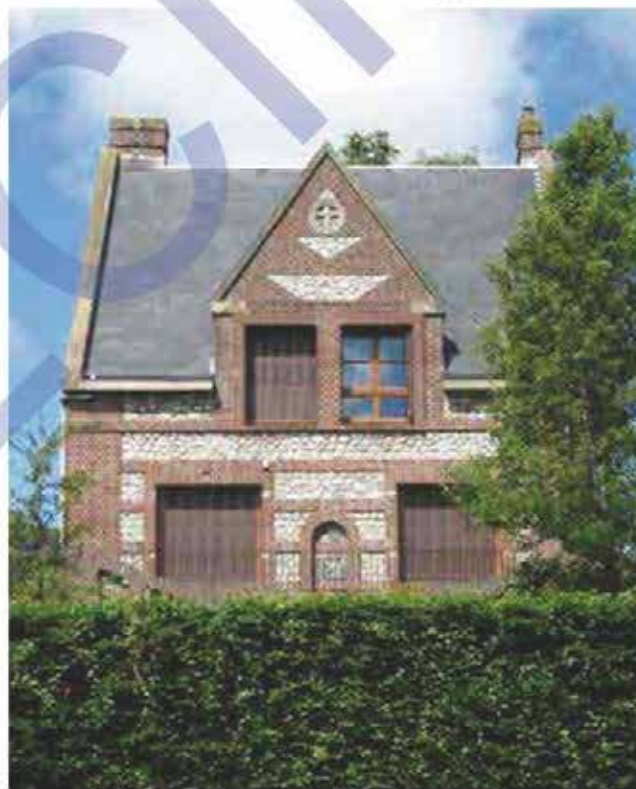


5

## La Reconstruction et la Croissance (1944-1974)

Très détruite pendant la seconde guerre mondiale, la Normandie fut reconstruite en une quinzaine d'années, de 1947 à 1963, avec la ville traditionnelle comme référence. Les architectes en chef de la reconstruction voulaient redonner aux cités dont ils avaient la charge une personnalité accordée à leur histoire et à leur implantation. L'État soutenait le mouvement en finançant la modernisation des structures de production des matériaux traditionnels. Les centres de Caen, Rouen ou Yvetot purent ainsi être reconstruits en pierre calcaire, Lisieux et Evreux en brique, Vire et Avranches en granit, Bléville et Fontaine-la-Mallet en rognons de silex alternant avec des lits de briques. La Reconstruction s'inscrivait dans la continuité du mouvement régionaliste : moderne et rationnelle dans ses procédés constructifs et son fonctionnement, mais faisant aussi le lien avec le contexte local. Toutefois l'utilisation de normes dimensionnelles identiques sur l'ensemble de la France tendait à en rapprocher l'architecture d'un régional générique et interchangeable. De plus le pan de bois, emblème de la Normandie, était exclu par principe, pour des raisons d'hygiène et de rationalité constructive. La dimension régionaliste de la reconstruction, qui voit disparaître le principal attribut du style, est donc assez paradoxale en Normandie.

La décennie 1960 fut marquée par des programmes de construction massive soutenus par l'État. Emblématiques de cette modernité triomphante, les grands ensembles rejetaient ostensiblement toute concession régionaliste ou référence au passé. Il existait toutefois un courant moderne un peu différent et dont le chef de file en France, Fernand Pouillon, avait fait ses premières armes dans la reconstruction de Marseille. L'idée était que les matériaux traditionnels, employés à bon escient, pouvaient être aussi concurrentiels que ceux de l'industrie, en y ajoutant la plus-value de leur qualité d'aspect. Le quartier de la Guérinière à Caen, où les immeubles sont construits en pierre de taille (trois ou quatre lits par étage), s'inscrit dans ce type de recherche, qui ne fut guère poursuivie par la suite. Construit sous la direction de l'architecte Guy Pison à partir de 1954, il est organisée autour d'une voie triomphale nord-sud ponctuée d'une suite de tours. Toutefois le matériau, une pierre calcaire provenant des Bouches-du-Rhône, était utilisé pour ses seules valeurs esthétiques, et il ne portait aucune revendication à un attachement local.



1- Fontaine-la-Mallet  
(Serie-Maritime),  
presbytere de la  
reconstruction

2- Caen, ensemble de  
la Guérinière (G. Pison  
architecte), 1954-1963





## Le tourisme de masse

À partir des années 1950 et jusque dans la décennie 1980, l'élargissement de l'accès aux loisirs entraîna la construction massive de nouvelles structures d'accueil, en Languedoc-Roussillon ou sur le littoral atlantique. Le même phénomène eut lieu sur la Côte fleurie, avec une ampleur plus limitée. Si le climat a pu tempérer les ardeurs des estivants, la région conservait malgré tout certains atouts, proximité avec Paris, notoriété des stations et disponibilités foncières en bord de mer.

Les opérations, monofonctionnelles et d'échelle importante, reprennent l'organisation courante des grands ensembles de logements : immeubles isolés sur un vaste espace vert (Villers 2000) ; grande barre organisée sur un centre commercial (Cap Cabourg). La préoccupation des maîtres d'ouvrages était avant tout de proposer un produit capable de séduire leur clientèle, et le logement n'étant envisagé que du point de vue de son rapport à la mer : vue et accès. C'est aussi dans cet esprit qu'étaient aménagés les espaces collectifs, intérieurs et extérieurs.

Une image normande était apposée sur l'architecture au moyen de divers stratagèmes, placage de faux pans de bois, toitures figurées aux derniers étages ou sur l'ensemble des surfaces, travail sur la volumétrie... On était toutefois bien loin d'une volonté de mimétisme qui chercherait l'illusion de l'architecture traditionnelle : du point de vue de l'habitant comme du maître d'ouvrage, quelques signes minimaux suffisaient. Cet attachement aux signes régionaux est spécifique des réalisations de la côte normande : les opérations construites au même moment sur les côtes du Languedoc ou de la Vendée se présentent comme des ensembles tout à fait modernes, sans aucune recherche de pittoresque régional.

Décriés, ces grands ensembles normandisés apparaissent au premier abord comme un assemblage un peu artificiel. On aurait tort toutefois de s'en tenir à cette impression. À Villers 2000, les espaces verts sont simples mais parfaitement conçus, et ils font l'objet d'un entretien sans faille. Cette remarque, qui vaut aussi pour le bâti, est un témoignage fiable de la pertinence de ces grands programmes dans la durée et de leurs qualités fonctionnelles et d'usage.



1- Courseulles-sur-Mer, résidence les marinas

2- Villers-sur-Mer, quartier Villers 2000

3- Cabourg, résidence Cap Cabourg

4- Deauville, résidence boulevard Cornuché



## Repenser l'urbanité

Dans les années 1970, un certain nombre d'architectes, dénonçant l'aridité des ensembles modernes, tentèrent de reconstituer l'art de vivre caractéristique de la ville traditionnelle. Leur proposition consistait en un système proliférant, fragmenté mais continu, librement inspiré de la ville préindustrielle. Les circulations, envisagées comme un lieu propice à la convivialité, à la rencontre et à la promenade, étaient au cœur du projet. La référence à la ville ancienne n'était pas forcément localisée. À Port-Deauville, Georges Candilis, qui ne faisait aucune concession aux formes locales, ne revendiquait que les contraintes du climat. L'opération îlot Arquaise, à Fécamp, tentait au contraire une réinterprétation des formes et des ambiances du centre ancien environnant. Les logements, construits sur une dalle piétonne de 4000 m<sup>2</sup> recouvrant un parking enterré, reprenaient la morphologie ancienne en associant l'alignement rigoureux sur rue à un enchevêtrement du bâti à l'intérieur de l'îlot. La connexion avec les maisons conservées fit l'objet d'une attention soutenue et pour les constructions neuves, les architectes choisirent des volumes rappelant les toitures anciennes et des matériaux destinés à donner « une vision impressionniste de la couleur fécampoise », brique rouge, silex gris, ardoise anthracite.

Résultat d'une pensée critique sur l'architecture et l'urbanisme des Trente glorieuses, ces réalisations étaient portées par des maîtres d'ouvrage ou des architectes convaincus, mais elles n'étaient pas toujours comprises par le grand public qui voulait des références locales moins allusives. Après l'éviction brutale de Georges Candilis, Port-Deauville fut ainsi habillé de matériaux traditionnels (bois, ardoises, briques), et de nouveaux maîtres d'œuvre furent choisis pour les immeubles collectifs. Jacques Labro et son équipe amendèrent le projet d'origine et utilisèrent les maisons du Vieux bassin de Honfleur comme source d'inspiration pour les immeubles restant à réaliser. D'ailleurs, ce système complexe pouvait aussi admettre la copie littérale des formes anciennes, comme le montre le projet (non réalisé) de Michel Bezançon pour la presqu'île de la Touques à Deauville.



1- Projet (non réalisé) pour la presqu'île de la Touques à Deauville (M. Bezançon architecte, 1980) [source : Archives professionnelles de Michel Bezançon, Archives départementales de Savoie, 2011]

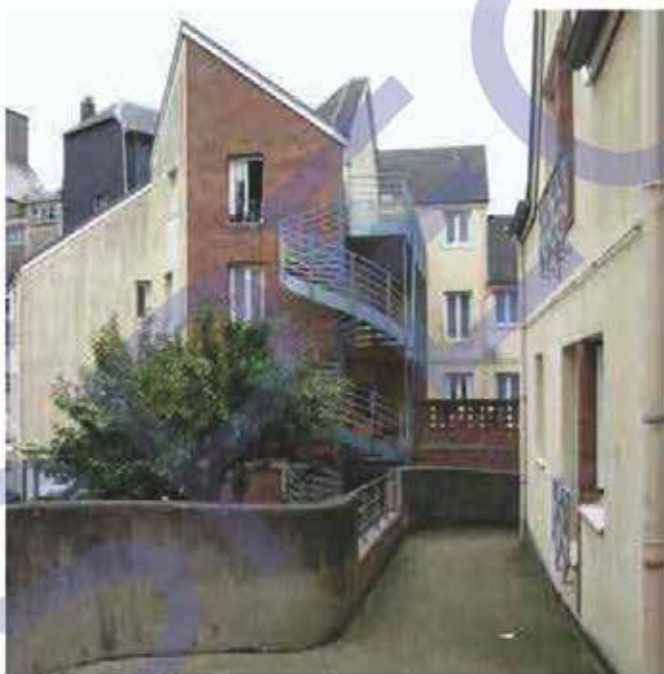
2-3-4-5- Fécamp, îlot Arquaise, (Bastix, Bazard, Gravalet architectes), 1977



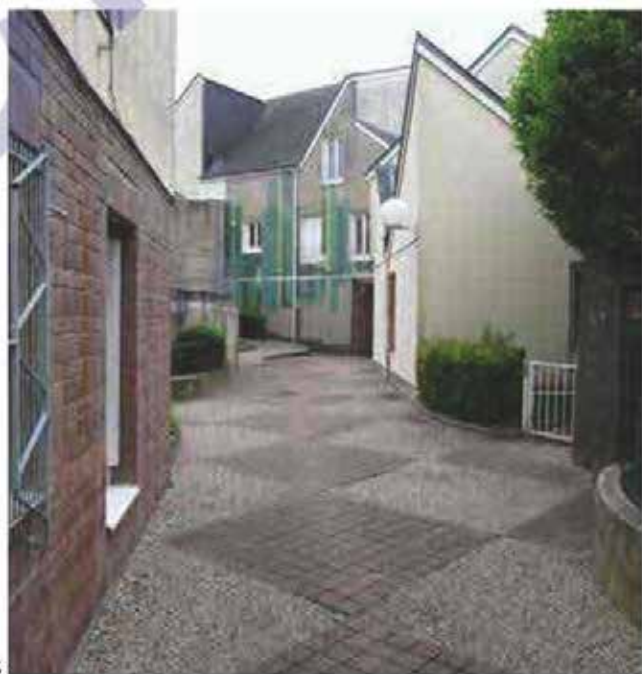
2



3



4



5

## Le pastiche urbain

À la fin des années 1960, la critique de la modernité s'est aussi traduite dans le pastiche. Elevée à partir de 1966 par l'architecte François Spoerry, Port-Grimaud (Var) en a été la toute première manifestation, mais ce village de vacances néo-provençal construit sur des îles artificielles est longtemps resté unique. Le pastiche urbain devint plus courant dans les années 1990, avec par exemple la commande du nouveau cœur de ville du Plessis-Robinson (Hauts-de-Seine) en 1991.

En Normandie, c'est sur les plages de la côte fleurie que se concentrent les pastiches urbains. Les terrains disponibles à proximité de la mer étant devenus rares, des qualités nouvelles doivent désormais être mises en avant (la vue, l'espace, la connexion avec le tissu environnant...) Les promoteurs proposent des formules de commercialisation intermédiaires entre la location et la vente. Cette diversification de l'offre se traduit dans l'architecture par une diversification des typologies. Port-Guillaume ou Le Clos Mathilde (Cabourg) réunissent ainsi immeubles collectifs (de tailles variées) et maisons individuelles en groupements diversifiés. Dans les deux cas, l'image de la ville ou du village traditionnel est rendue possible par la pluralité des types. Les espaces extérieurs se réfèrent aux espaces urbains traditionnels, place, rue, ou passage, avec de nouveaux modèles tels que cité-jardin ou villa parisienne (au sens de lotissement le long d'une voie privée). Par rapport aux productions de la génération précédente, la palette architecturale s'est élargie, prenant pour modèle les maisons modestes des années 1930 (on note l'apparition de la tuile mécanique à losange) ou l'architecture industrielle. Très présent, le néo-normand retrouve ses vieilles caractéristiques : variété et pittoresque, au moyen des mêmes artifices : tourelles, pignons aigus, saillies d'architecture, porches, etc. Il se marie assez naturellement avec l'imaginaire issu des parcs à thèmes. La qualité des matériaux utilisés pour exprimer le caractère normand semble parfois assez faible : c'est le règne de la briquette collée, des enduits colorés et de la planchette clouée.



1- Dives-sur-Mer (Calvados), résidence le Manoir et bassin de plaisance

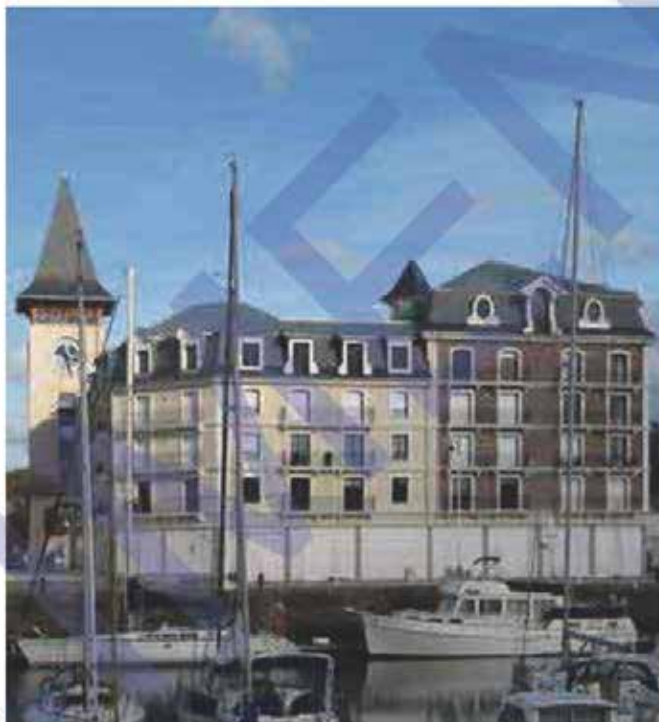
2- Houlgate, résidence Pierre et Vacances Premium (P. Diener architecte), 2010

3- Deauville, résidence de l'Horloge sur la presqu'île de la Touques, (G. Bouvard architecte), 2014

4- Courseulles-sur-Mer, les villas du port (2010)



2



3



4

## Rouen et la construction en milieu ancien

À Rouen, la rénovation urbaine des quartiers est et la restauration de certaines rues historiques dans les années 1960 et 1970 ont dégagé, çà et là, des terrains constructibles incrustés dans le tissu ancien conservé. Les architectes des années 1930 n'auraient eu aucun scrupule à y édifier des copies d'architecture ancienne, mais trente ans plus tard, les conceptions avaient évolué. De 1960 à aujourd'hui, le néo-normand apparaît en effet dans les discours et les réalisations comme une tentation permanente, frappée d'un mystérieux interdit. Les architectes s'ingénient à réinterpréter l'architecture emblématique de la ville-musée, mais en évitant le pan de bois littéral. Dans l'îlot A1, rue Eau-de-Robec, construit de 1966 à 1971 par René Lecourt, les façades sont scandées par des chevrons de bois verticaux en saillie sur toute la hauteur des bâtiments. Décoratifs et sans aucun rôle structurel, ils sont là que pour rappeler la graphie et le rythme des édifices environnants en pans de bois, et assurer l'insertion du nouvel ensemble dans le contexte. L'inspiration vernaculaire se traduit aussi dans la variété des volumes, la ramification des circulations piétonnes et le soin apporté aux espaces publics.

Quarante ans plus tard, l'agence CBA Architecture, maître d'œuvre de la résidence des Bons-Enfants utilise la même stratégie d'insertion : des volumes variés, disposés avec un sens certain de la composition, un retrait d'alignement qui offre une respiration à la ville, et comme rappel des colombages, des chevrons verticaux disposés sur toute la hauteur des pignons. La variété des matériaux (zinc, ardoises, pierre, bois), s'est ajoutée entre-temps à la palette et évite la monotonie qui caractérisait l'îlot A1.

Pour autant, le pastiche n'est nullement absent de Rouen. Le front est de la place Saint-Marc est composé de copies de l'architecture XIX<sup>e</sup> siècle en briques polychromes, datant des années 1990. Sur les quais, un nouvel espace destiné aux loisirs et à la consommation en cours d'aménagement, le pastiche industriel est utilisé sans aucun scrupule. Les hangars 9 et 10 ont tous deux été copiés sur les anciens hangars situés à proximité tandis que l'ancienne centrale électrique a été entièrement reconstruite à l'identique. Ludique, séduisant, décomplexé, le style néo-industriel annonce-t-il un retour du néo-normand en centre ville ? La construction d'un bâtiment dont le pan de bois est à peine réinterprété à côté de l'hôtel de Bourgtheroulde, pourrait le laisser penser.



1- Hôtel de Bourgtheroulde, extension (R. Martin ACMH), 2010

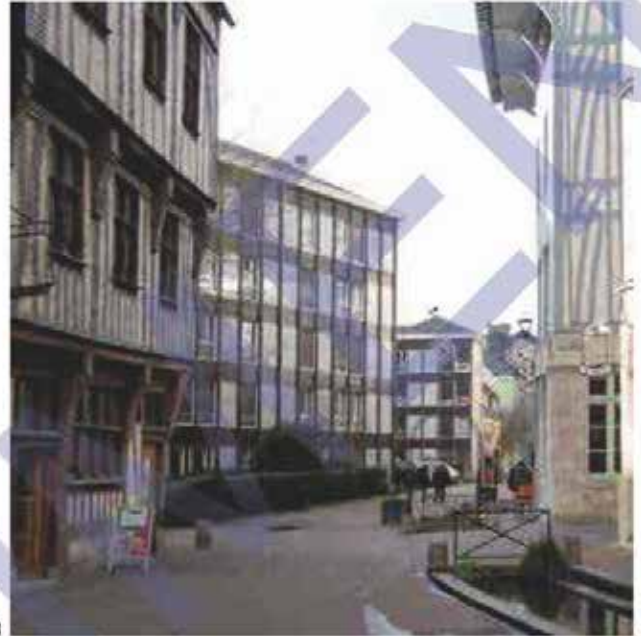
2- Hangar 3 (Mancion architecte), 2003-2007

3- Îlot A1 rue Eau de Robec et rue d'Amiens, (R. Lecourt architecte), 1966-1971

4- Ensemble collectif rue des Bons-Enfants (CBA architecture), 2006

5- Immeuble rue Schumann





SPECIMEN

## **LE NORMAND FACILE EN QUESTIONS- RÉPONSES**

Les constats faits dans la présentation chronologique ouvrent un certain nombre de questions transversales. Elles peuvent être sociales (à quelles catégories sociales le style est-il destiné ?) aussi bien que techniques (le pan de bois en ciment est-il toujours du pan de bois ?). Elles témoignent dans tous les cas de la difficulté à définir le néo-normand et la totalité de ses manifestations, dont l'infinie variété défie toute catégorisation rationnelle.

## Le genre normand, convient-il aux grandes fortunes ?

**OUI** L'une des toute première manifestation du néo-normand est le hameau que la reine Marie-Antoinette fit élever à Trianon pour s'y reposer de la vie sophistiquée de la cour. Déguisée en bergère, elle pouvait goûter dans sa maison normande à l'illusion de la vie paisible et de l'innocence champêtre. Car tel est le paradoxe : des gens fortunés, urbains et cultivés s'approprient l'image d'un habitat modeste et rural. Bien entendu, ce qu'ils en font n'est ni modeste ni rural car le but n'est pas de changer de train de vie. À ses débuts, le néo-normand n'était qu'un dépaysement, un jeu.

Très vite pourtant, il s'est imposé comme un marqueur social. Les villas deauvillaises sont devenues une référence, en tant que symbole du luxe, de la distinction, de l'art de vivre. L'extraordinaire diffusion du néo-normand dans toute la France doit certainement une bonne part de son succès à l'image de classe véhiculée par la villa balnéaire de la Côte fleurie. Dans sa version historiciste, le pan de bois rappelle une époque raffinée, la Renaissance, caractérisée par l'amour du Beau et de la culture. Choisir le néo-normand au XX<sup>e</sup> siècle, c'est souvent une manière d'affirmer un niveau social élevé.



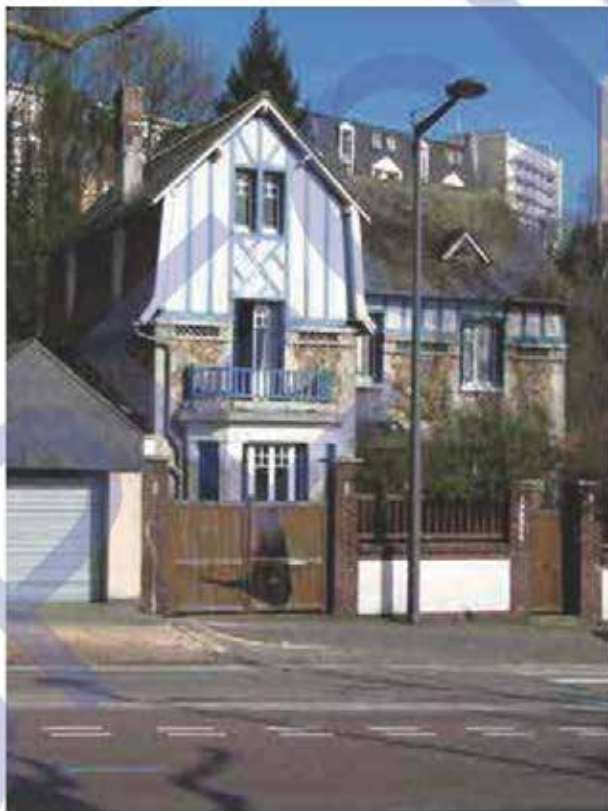
1- Deauville, villa Strasburger (G. Pichereau architecte), 1907

2-Rouen, maison boulevard Jean Jaurès

3- Maison rue Beausoleil à Caen

## Le genre normand peut-il plaire à la classe moyenne ?

**OUI** Apprécié par la classe possédante, le néo-normand le sera aussi et pour les mêmes raisons par les accédants à la propriété dont la maison concrétise l'ascension sociale. Le phénomène était particulièrement marqué dans les années 1930. Des mesures d'aides à l'accession étaient proposées par l'État aux propriétaires modestes, tandis que les municipalités, en aménageant d'importants quartiers d'extension, donnaient à la classe moyenne les moyens de faire construire. Mais le résultat était parfois tellement dilué qu'il en perdait son intelligibilité. Simplifié dans son expression, souvent réduit à une frise de pan de bois au sommet des murs, le décor issu du néo-normand était si loin du modèle qu'il n'était plus qu'un élément graphique. La frontière toutefois n'est jamais entièrement étanche, et il serait artificiel de distinguer le néo-normand authentique de son avatar décoratif. D'ailleurs, si les architectes des années 1930 s'adonnaient volontiers aux compositions de type classique où règne la symétrie la plus rigoureuse, ils surent aussi utiliser les volumes emboîtés caractéristiques du système pittoresque.



2

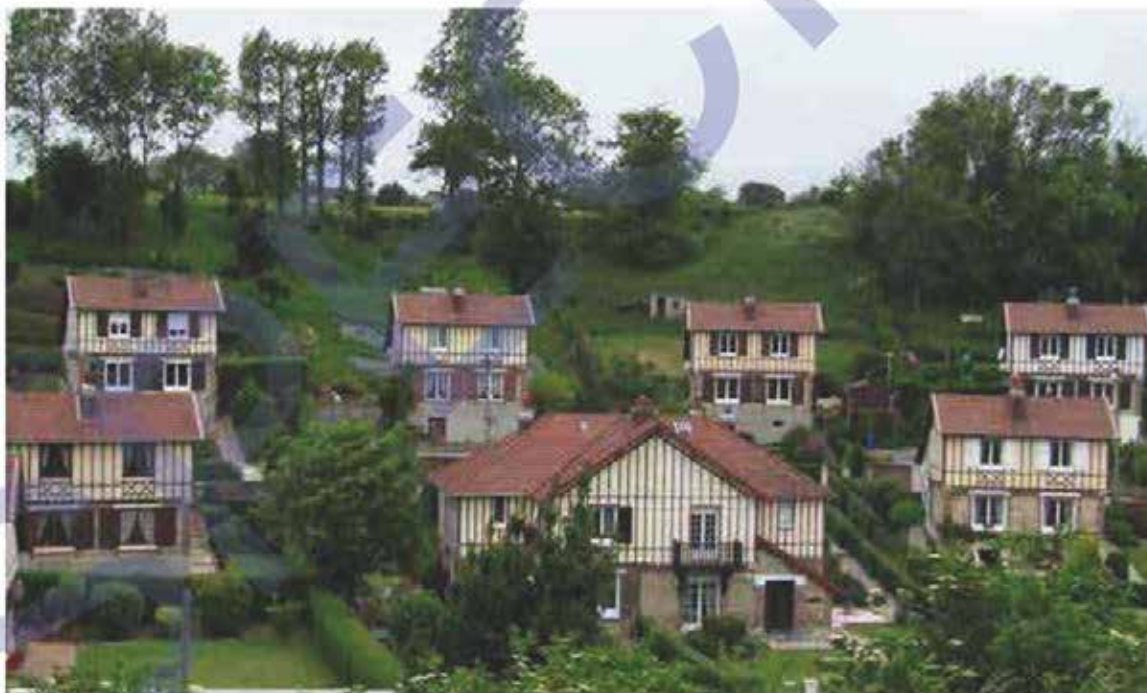


3

## Le genre normand est-il adapté au logement social ?

**OUI** Car la maison normande est l'image de la vie paisible et de l'innocence champêtre. L'utilisation du pan de bois dans les cités ouvrières patronales ou les ensembles d'habitations à loyer modéré (HBM) exaltait auprès des masses laborieuses des valeurs telles que la vie simple, la réussite du travail honnête, la chaleur du foyer, l'entraide. Le décor normand est comparable à celui qu'on trouve dans les maisons de la classe moyenne, et repose sur l'utilisation du pan de bois de ciment, limité à un étage ou au pignon, et une certaine complexité des volumes. Le logement social des années 1930 prenait aussi, plus rarement, la forme d'immeubles collectifs. Ils étaient soumis, à la même fantaisie décorative, comme dans l'ensemble de la rue Pierre Sénard à Rouen.

Les responsables de ces constructions étaient visiblement très préoccupés de l'aspect des logements qu'ils construisaient. Les cités-jardins en rassemblent souvent plusieurs types (il en existait quarante à la cité Clemenceau de Caen avant sa démolition), à l'architecture variée. Des immeubles collectifs ou des équipements (bains-douches, écoles, commerces) leur étaient parfois associés. Souvent conçus comme de véritables monuments, et placés en des lieux emblématiques de l'extension urbaine, places, carrefours ou avenue, ils suivaient eux aussi la grammaire décorative néo-normande de l'ensemble auquel ils appartenaient.



1- Fécamp, cité HBM  
rue des Bénédictins

2- Rouen, immeubles  
collectifs HBM rue  
Pierre Sénard (Peulvey  
architecte), 1936



## Le genre normand est-il rural ou urbain ?

**LES DEUX** À l'origine, le modèle du néo-normand était urbain. Les vieilles maisons de Lisieux ont été transposées dans les stations balnéaires, un territoire qui ne peut être qualifié de rural, mais qui en présente malgré tout quelques caractéristiques. La typologie de la villa, isolée sur sa parcelle, est par exemple assez comparable à celle du manoir campagnard. Il s'agissait donc là d'un transfert, le décor de la maison de ville étant sans scrupule adapté à un bâtiment d'allure plutôt rurale. Dans les villes à fort patrimoine en pan de bois, le néo-normand, qui n'était qu'un complément imposé par le contexte, a quasiment disparu après la seconde guerre mondiale.

La théorie régionaliste des années 1920 voyait le monde rural et celui des petites villes comme le lieu privilégié de son inspiration. Encore peu pollué par les effets néfastes de l'industrialisation, il pouvait en effet être considéré comme le dépositaire de la tradition. À cette époque, le genre normand a trouvé d'intéressants développements dans les banlieues des grandes villes et dans les cités-jardins ouvrières. La question est donc plus complexe qu'il n'y paraît, puisque le normand s'est implanté dans des territoires intermédiaires, ni vraiment ruraux (les stations du littoral) ni vraiment urbains (la banlieue), et qu'il peut puiser ses modèles aussi bien à la ville qu'à la campagne.

Enfin, la proximité sémantique entre rural et régional s'est durablement implantée dans les esprits. Pour ce qui est du genre normand, elle s'est augmentée d'un rapprochement complémentaire entre régional et loisir.



1- Coen, maison rue de Bayeux, vers 1930

2- Houlgate, village Pierre et Vacances Premium (P. Diener architecte), 2010

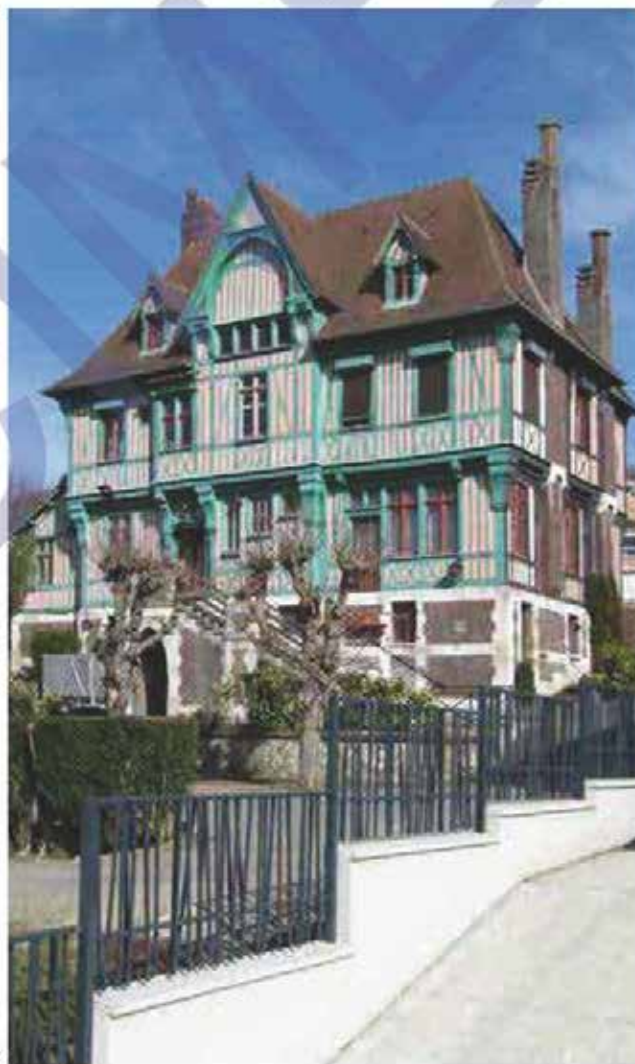
3- Déville-lès-Rouen, maison normande, initialement construite à Rouen (G. Ruel architecte) 1896



## Le genre normand est-il normand ?

**NON** Dans l'architecture traditionnelle, le pan de bois n'est présent que dans une moitié de la Normandie. La construction est exclusivement en pierre dans la plaine de Caen, le Bessin, le Bocage... Construire néo-normand dans le Bessin est presque aussi exotique que si le modèle avait été trouvé en Afrique du sud. L'exploration de la variété interne de la région est un défi qui a été assez peu relevé, à l'exception notable de la Reconstruction, qui a mené un important travail de recherche sur les matériaux locaux.

De même, la Normandie du colombage n'est pas égale devant le néo-normand. Le Pays d'Auge constitue partout, et de loin, le modèle dominant. Élevé à deux pas de la reconstitution historiciste du Vieux-Rouen, le pavillon de l'exposition universelle de 1896, aujourd'hui remonté à Déville, présente bien quelques détails locaux comme les fermes débordantes portées par des consoles doubles sur arc trilobé. Mais le volume général est celui d'un manoir du Pays d'Auge. C'est que les édifices de cette région, avec leurs multiples extensions, pavillons, galeries, escaliers en tourelles... correspondaient, du moins pour les villas, à une demande de pittoresque qu'on ne trouve pas en Seine-Maritime. Dans la banlieue de Rouen, les premières réalisations inspirées du pays de Caux n'apparaissent pas avant les années 1930. Ce n'est qu'à l'intérieur même des villes historiques, en visibilité directe avec le modèle, que les architectes ont cherché des modèles véritablement locaux.



## Le bois du pan de bois doit-il être neuf ou vieux ?

**LES DEUX** Imiter une construction du passé n'implique pas de lui donner une apparence usée. Les premières constructions néo-normandes sur les plages du Calvados étaient faites avec du bois neuf, et les architectes ni les maîtres d'ouvrage n'avaient le souci de la patine et du passage du temps. Au contraire, dans sa reconstitution du Vieux-Rouen à l'exposition de 1896, Jules Adeline avait volontairement organisé des désordres dans la construction des décors, de manière à donner l'impression d'un affaissement naturel des édifices. A Etretat, la maison de la Cour normande est structurée sur une armature métallique invisible, mais l'architecte a réussi à obtenir un effet de déformation de l'ensemble de la structure de bois. L'usage de matériaux anciens donnait en effet aux édifices nouveaux un aspect d'authenticité qu'appréciaient certains esthètes. A Louviers, la partie gauche du château Saint-Hilaire a été normandisée avec des matériaux issus de la démolition d'un manoir proche, la partie droite, en matériaux neufs, étant travaillée pour donner l'illusion de l'ancien. A Dives-sur-Mer, l'aubergiste Le Rémois inséra dans l'architecture néo-normande de son établissement diverses pièces sculptées, statues, bas-reliefs ou épis de faîtage tantôt neufs, tantôt anciens, récupérés ici et là dans la région.

Les matériaux anciens étant en nombre limité, on comprend que leur usage soit resté limité. On en trouve pourtant des exemples jusqu'à aujourd'hui, car il s'y attache toujours une aura mystérieuse, qui en justifie le surcoût. L'esprit général de ce type de construction est celui d'un pastiche. L'authenticité affirmée au travers des matériaux s'applique à l'ensemble du bâtiment, et les édifices suivent souvent d'assez près la vérité des modèles originaux.

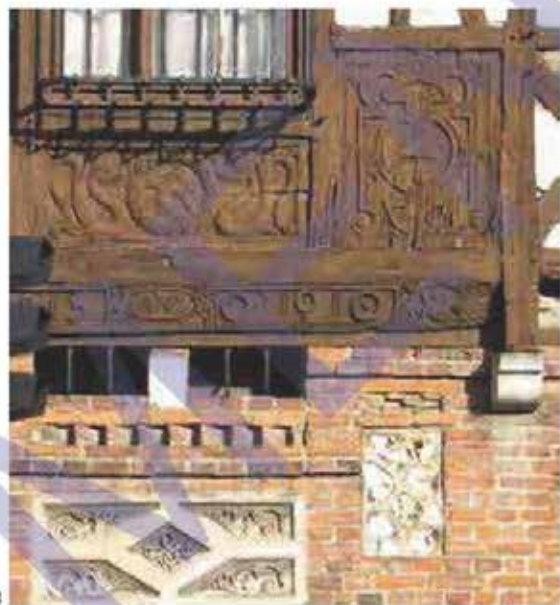


1- Deauville, villa l'Augeronne (P. Rousseau architecte) 1945-1952

2- Dives-sur-Mer, hôtellerie Guillaume le Conquérant, fragments anciens réutilisés

3- Bihorel (Seine-Maritime), pharmacie Tranchepain, fragments anciens réutilisés, (G. Ruel architecte) 1910

4- Etretat, atelier Artus, pan de bois neuf (E. Mougé architecte)



## Le pan de bois doit-il être en pan de bois ?

**NON** Le pan de bois peut très bien se décliner en ciment moulé, en planchettes clouées sur le mur, voire tout simplement peint sur l'enduit, et ces variantes s'appliquent sans problème dans les programmes de luxe. On trouve parfois des matériaux de substitution tels que la céramique moulée pour des éléments sculptés, par exemple à l'Hôtel Normandy de Deauville. Dans les années 1930, certains pans de bois ont même été réalisés en briques, un exemple frappant étant la gare de Gisors, dans l'Eure.

Même réduit à un simple jeu de rayures, le pan de bois reste immédiatement reconnaissable et il n'est pas nécessaire de le développer sur l'ensemble de la construction pour « faire normand » : une simple frise à la base du toit ou d'un pignon peut aussi suffire. N'importe quel édifice peut être ainsi normandisé à peu de frais. Certains faux pans de bois restent dans les limites de la logique constructive du vrai, mais la règle est bien loin d'être générale. Il peut tout aussi bien être un pur élément décoratif destiné à habiller les surfaces, et il en existe toutes sortes de variantes sous forme de jeu graphique.



1- Cabourg, résidence  
Gios Mathilde

2- Blainville-sur-Orne  
(Calvados), poste  
(G. Piéplus architecte)

3- Elbeuf, maison  
normande rue du  
Neubourg

4- Deauville, villa des  
Abeilles (A. Bluyssen  
architecte), 1910

5- Villers-sur-mer,  
résidence Grand cap

6- Cabourg, résidence  
Bizantine

7- Saint-Arnoult  
(Calvados), résidence les  
hameaux du Preuré



2



3



4



5



6



7

## Le pan de bois est-il indispensable au genre normand ?

**NON** Le grand toit, de tuiles plates ou d'ardoises, fortement représentatif de la normandité, peut aussi se substituer au pan de bois jusqu'à le faire disparaître entièrement, comme ce fut le cas du pavillon normand de l'exposition universelle de 1937. À la différence du pan de bois, immédiatement perçu comme une copie d'ancien, la toiture permet, par un simple jeu de surfaces, une écriture plus clairement moderne. Des pans de tuiles ou d'ardoises peuvent aussi habiller les murs ou les garde-corps, à la manière de l'essentage dans l'architecture traditionnelle. L'habillage sera vertical aussi bien qu'en pente, permettant ainsi l'animation des volumes. La formule peut s'appliquer à l'ensemble de l'immeuble, en habillage de balcons filants ou de loggias. Utile dans les quartiers anciens, le procédé fait lien avec le contexte en gommant la modernité de l'édifice, mais on peut aussi l'utiliser dans des lieux entièrement vierges, notamment sur des terrains nouvellement ouverts à l'urbanisation des stations du littoral.

Le chaume a lui aussi la capacité de porter, à lui seul, la normandité d'un édifice. Quelques édifices récents l'utilisent dans une perspective très contemporaine, mais il s'agit d'une tendance tout à fait nouvelle. Pour le reste, le chaume est resté cantonné dans le domaine de la petite maison individuelle, à la campagne ou en lotissement suburbain. Contrairement l'image d'Épinal qui associe la chaumière à la Normandie, ce mode de couverture est quantitativement peu répandu.



1- Courseulles-sur-Mer  
(Calvados), villas du  
front de mer

2- Villers-sur-Mer  
(Calvados), résidence  
Plan Soleil

3- Bénerville-sur-Mer,  
résidence la Digue

4- Rouen, hôtel  
Mercure



2



3



4

## Le genre normand est-il simple ou compliqué ?

**LES DEUX, mais tout de même plus compliqué que simple** Au XIX<sup>e</sup> siècle, les architectes des villas néo-normandes ont inventé ce qu'on pourrait qualifier de sur-normandisation, c'est-à-dire l'hypertrophie des éléments architecturaux : la complexité est érigée en système, le caractère de chaque organe est développé à l'extrême. Cette pratique a ensuite été condamnée par le régionalisme rigoriste des années 1930 qui recherchait la simplicité et la clarté de l'expression. Le genre normand de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle navigue entre ces deux extrêmes. Le second a un avantage économique évident, mais le premier est souvent considéré comme indispensable à l'image. La complexité peut être concentrée sur un seul élément, notamment la toiture. On peut aussi la figurer par un petit nombre d'éléments identiques, répétés de manière apparemment aléatoire.

Les saillies d'architecture telles que porches, tourelles, balcons, fermes débordantes sont un autre stratagème peu onéreux et très apprécié. Ils apportent du relief aux façades sans remettre en cause le volume général. Toutefois, le caractère factice de ce système peut finir par lasser. Il faudra alors se résoudre à travailler le volume même de l'édifice.

Enfin, une autre forme de complexité est la polychromie des matériaux, caractéristique de l'architecture traditionnelle augeronne. Les surfaces de pierre sont donc souvent animées de damiers de briques. À l'instar du pan de bois, la maçonnerie peut être véritable ou apparente. Dans ce cas, le matériau sera figuré soit sous forme de placage (plaques de pierre et briquettes collées ou agrafées), soit peint sur l'enduit, celui-ci étant agrémenté de faux joints renforçant l'illusion.



1- Cabourg, résidence Cap Cabourg, Passage du front de mer

2- Compliqué : résidence La valerie à Cabourg

3- Simple : résidence Deauville plage à Villers-sur-Mer





## Le normand est-il le seul genre régional en Normandie ?

**NON** On a vu qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la variété des inspirations régionales était la règle. Malgré les diktats du régionalisme, des styles exotiques sont toujours employés au XX<sup>e</sup> siècle. On construisait toujours des villas mauresques dans les années 1930, à Deauville ou Coutainville (Manche). A la même époque, le style néo-basque était aussi très apprécié. Pour ce qui est des réalisations récentes, certains modèles proviennent des Etats-Unis : résidence Louisiane à Trouville, maisons individuelles à Hérouville-Saint-Clair (quartier de Lébisey, résidence du Golf), résidence New-Port à Deauville. Le style classique (colonnes, fronton, symétrie), considéré comme une valeur sûre, intemporel et indémodable, est assez largement représenté, notamment dans des contextes urbains. Il concurrence aussi, en matière de maison individuelle, la tendance régionaliste.

La tendance qui s'affirme aujourd'hui est celle de la diversification des modèles. Les références sont locales, mais beaucoup plus variées dans le temps et dans les programmes que ne le faisait le néo-normand. On copie les cités-jardins ouvrières, l'architecture haussmannienne en brique et pierre et même l'architecture industrielle, qui a désormais fait la preuve de son potentiel attractif et commercial.



1- Caen, maison néo-basque rue Puitsy

2- Coutainville (Manche), villa sans Gêne

3- Hypermarché à Tourgéville

4- Saint-Aubin-les-Elbeuf (Seine-Maritime), gare SNCF

5- Villers-sur-Mer, transformateur électrique

## Quels sont les programmes qui supportent la normandisation ?

**TOUS** Mais certains sont privilégiés. Le néo-normand règne en maître sur toutes les gammes de logements, de l'immeuble collectif à la maison individuelle. Mais il sait aussi s'adapter aux édifices les plus modernes, hôtels, casinos, hippodromes, cinémas, gares, bureaux de poste... Dès les années 1910, il a fait la démonstration de sa malléabilité dans des programmes de taille colossale tels que les grands hôtels, à Granville ou Deauville. Placés à l'autre extrémité du siècle, les hypermarchés sont également normandisables. Il n'existe donc aucune limite physique à son emploi.

D'un emploi aisé, le néo-normand s'applique tout aussi facilement à des petits équipements tels que station-service, transformateurs électriques, offices de tourisme ou gares, grandes et petites. En matière d'édifices publics, il est assez bien représenté dans la catégorie des hôtels de ville et des écoles construits dans les années 1930, ainsi que dans celle des bureaux de poste. L'industrie semble par contre y avoir été peu sensible.



## Le pan de bois est-il forcément néo-normand ?

**NON** Il existe aussi un pan de bois-grille qui a été assez largement utilisé au XIX<sup>e</sup> siècle, pour toutes sortes d'édifices, et qui était totalement moderne, sans aucune référence locale. Sur la côte, les villas construites avec cette technique étaient souvent qualifiées de « chalet », mais les gares étaient aussi concernées, à Deauville (première version), Lisieux, Honfleur ..., ainsi que des maisons de ville, correspondant à toute la gamme sociale. Il ne s'agissait donc nullement, comme on l'a parfois supposé, d'une technique destinée à des édifices démontables ou d'un usage éphémère. Son attrait reposait probablement sur les mêmes ressorts que le néo-normand : la pluralité de matériaux, la polychromie qui s'ensuivait, la scansion rythmique des surfaces, et peut-être aussi un avantage technique, la structure de bois permettant une construction rapide et aisée.

En dehors de ce corpus particulier, les architectes n'ont jamais cherché à sortir le pan de bois du cercle étroit du néo-normand, à une exception près. La villa la Blquette, construite à Hermanville-sur-Mer en 1899 par Hector Guimard, suit un développement totalement original, avec des hourdis en galets de mer et des bois courbes, au dessin organique.



1- Rouen, pavillon route de Neuchâtel

2- Hermanville-sur-Mer (Calvados), villa la Blquette (H. Guimard architecte)



SPECIMEN

## RÉALISATIONS

Quatorze réalisations, sont présentées dans les pages qui suivent. Certaines sont bien connues, comme la villa Strasburger, d'autres le sont moins, comme la cité jardin de Bernay ou la reconstruction de Pont-l'Evêque. L'objectif en effet n'est pas de souligner les réalisations les plus remarquables, mais d'illustrer l'infinie diversité du style au cours du temps.

## La maison de Charles Morel, place de la Rougemare à Rouen (1897)

La maison de la place de la Rougemare à Rouen fut construite en 1897 par Charles Morel, sculpteur et menuisier, pour lui-même. Considéré par les contemporains comme rationnel et pittoresque à la fois, l'édifice est organisé comme une leçon d'histoire de l'architecture, en trois temps. Sur la place, la façade à pignon représente la période gothique. La première moitié de la façade sur la rue du Vert-Buisson est Renaissance, la seconde, où se trouve l'entrée de service, de style Louis XIII. La partie gothique, la plus visible, est aussi la plus ornée. Les ouvriers de l'édifice, charpentier, huchier, maçon, y ont leur portrait sculpté, ainsi que les membres de la famille du constructeur, sa femme, ses parents, ses beaux-parents, ses amis, l'ensemble étant surmonté par une statuette de la Vierge. Le maître d'œuvre a réussi à simuler, avec beaucoup d'habileté, un encorbellement qui n'existe pas. Au rez-de-chaussée, le pan coupé imposé par le règlement de voirie est le prétexte à une savoureuse composition sculptée où des monstres à tête humaine soutiennent le porte-à-faux. Côté rue, la face Renaissance possède sa propre toiture en fer de hache, indispensable attribut de cette période en Normandie, et elle est ornée des candélabres caractéristiques. L'organisation intérieure était celle d'un intérieur bourgeois de la fin du XIX<sup>e</sup>, et sa distribution rationnelle fut louée en son temps par l'architecte Lucien Lefort, qui soulignait aussi la qualité constructive de l'ensemble, le doublement des murs pour le confort thermique et la performance des systèmes d'ouverture et de menuiserie



1- Détail de la fenêtre Renaissance sur la rue du Vert-Buis

2 & 3- Détails du pan coupé

4- Vue générale avant extension sur la rue du Vert-Buisson, [source : l'architecture et la construction dans l'ouest, janvier 1900]





2



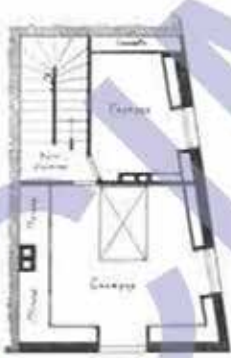
Rez-de-Chaussée



Première Etage



Deuxième Etage



Troisième Etage



3



4

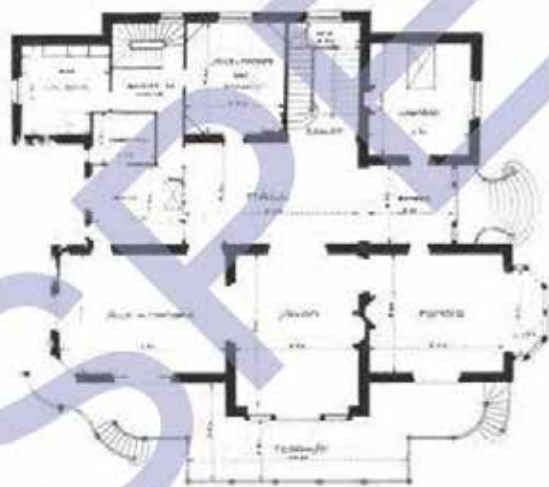
## La villa Strasburger, Deauville (1907)

La ferme du Coteau, aujourd'hui villa Strasburger, a été construite en 1907 par Georges Pichereau, architecte à Caen et auteur d'un assez grand nombre de villas sur la côte. Commandée par le baron Henri de Rothschild, elle peut être considérée comme l'apogée de la villa néo-normande.

Le caractère normand repose sur l'utilisation du pan de bois, qui ne présente aucun caractère historiciste : ici, pas d'encorbellement, de fenêtres à accolades ou de sculptures. L'ensemble se veut à la fois intemporel et rustique. Une assez grande diversité de matériaux est utilisée, maçonnerie de pierre à damier de silex pour le rez-de-chaussée, remplissage de briques pour le pan de bois de l'étage. Mais ce n'est pas le décor qui retient l'attention.

Le plus frappant est la complexité des volumes. Chacun des quatre côtés de l'édifice présente une élévation spécifique, systématiquement asymétrique. Le volume central, couvert en pavillon, est noyé dans la profusion des différents corps de bâtiments accolés si bien que l'œil ne peut comprendre la logique de composition mise en œuvre. Ni l'escalier, ni l'entrée, ni le grand salon, ne sont particulièrement mis en valeur. L'architecte n'a donc pas cherché ici donner une expression spécifique à chaque élément du programme, mais bien à organiser la perte des repères.

L'organisation interne de la villa est celle d'une demeure de prestige, organisée en fonction des pièces de réception. On y retrouve la traditionnelle enfilade de salons sur la façade antérieure, rationnellement distribuée par un grand hall central. Les espaces de service sont relégués au sous-sol, ce qui permet de surélever l'étage noble. La villa est donc nettement isolée du jardin, auquel on n'accède jamais de plain-pied. L'espace extérieur est destiné à être vu de loin, il n'y a pas de porosité entre extérieur et intérieur. À quelques exceptions près, cette mise à distance est caractéristique de la villa deauvillaise qui ne remet en cause ni le cérémonial bourgeois ni le mode de vie hiérarchisé des commanditaires.



1-2- Plans du rez-de-chaussée et de l'étage  
[source : DeFrance  
Henri, *Habitation  
normande*, Paris :  
Massin, 1931]

3- Façades nord et  
ouest [source : carte  
postale]

4- Façade est

5- Façade nord  
[source : carte  
postale]

6- Façade sur  
[source : H. DeFrance,  
*Habitation normande*,  
1931]



3



4



5



6

## Emile Maugé et la normandisation d'Etretat (1910-1926)

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Etretat n'était encore qu'une bourgade sans grand caractère. En 1910, le propriétaire de l'hôtel des Roches blanches, le colonel de la Blanchetais, acheta l'hôtel de la plage, pour lequel il commanda à Emile Maugé, architecte municipal de Fécamp, une transformation de style normand. L'année suivante, l'architecte et le propriétaire s'engagèrent dans la construction d'une nouvelle extension composée de trois éléments, une terrasse à ciel ouvert (aujourd'hui couverte) suivie d'un édifice ayant l'apparence de deux maisons accolées, à usage d'auberge et d'hôtel. Les modèles étaient la maison du cirier Plantefort et le manoir de la Salamandre, à Lisieux. La copie n'est pas littérale : la première maison est inversée, tandis que dans la seconde la lucarne originelle a été agrandie à la largeur du pignon tout entier.

La liste des matériaux anciens utilisés est impressionnante : plancher du palais de justice de Fécamp, charpente d'une halle de Lisieux et du manoir d'Anglesqueville-l'Esneval, cheminée d'une ferme de Bolbec, porte d'un manoir de Bec-de-Mortagne, et la liste n'est pas exhaustive. La structure est composée de piliers en fer, qui supportent au plancher haut du rez-de-chaussée une plate-forme métallique soutenant tout l'édifice, et sur lesquels sont vissées les pièces de bois. Cette structure est bien sûr invisible, et pour parachever l'illusion de l'ancien, des déformations volontaires ont été apportées à la charpente. Raffinement suprême, le hourdis donne l'impression que l'enduit s'en est détaché par plaques au cours du temps, laissant voir les briques de remplissage. Le résultat est saisissant et il s'agit d'un des plus beaux pastiches de toute la Normandie.

Les réalisations de l'architecte Maugé à Etretat ne s'arrêtent pas là. On lui doit, dans la même veine et avec une qualité presque comparable, l'atelier du sculpteur Artus, une maison rue Monge et la normandisation d'une villa sur la plage (aujourd'hui détruite). En 1926, il construisit à l'emplacement de l'ancien abreuvoir municipal des halles dans le même style médiéval. La transformation de la station se poursuit par des opérations de normandisation complémentaires, comme celle de l'hôtel des Falaises boulevard Coty ou de la villa Les Bardis, qui présentent tous deux le même essentage polychrome.



1- Villa les Bardis

2- Villa Artus (E. Maugé architecte)

3- Les halles (E. Maugé architecte), 1926

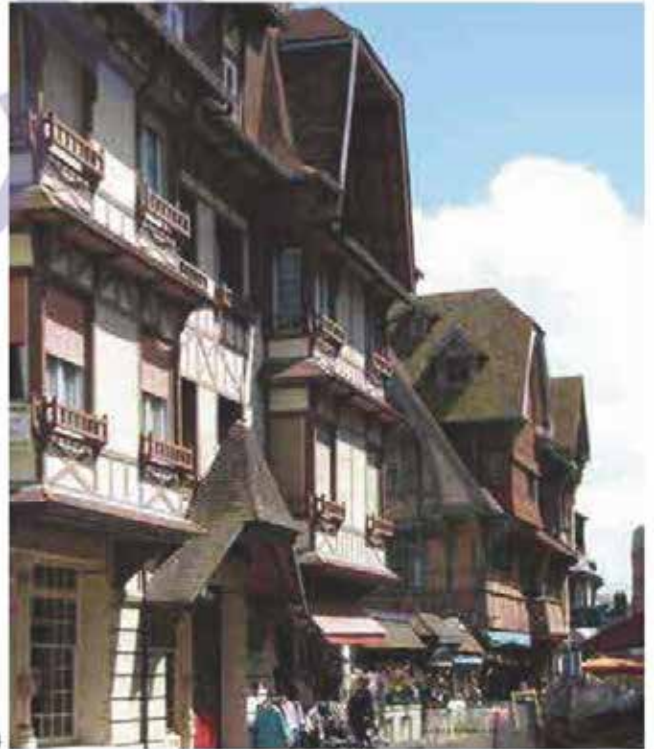
4- Boulevard Président Coty : l'hôtel de la plage et la pâtisserie normande (E. Maugé architecte), 1910 et 1911



2



3



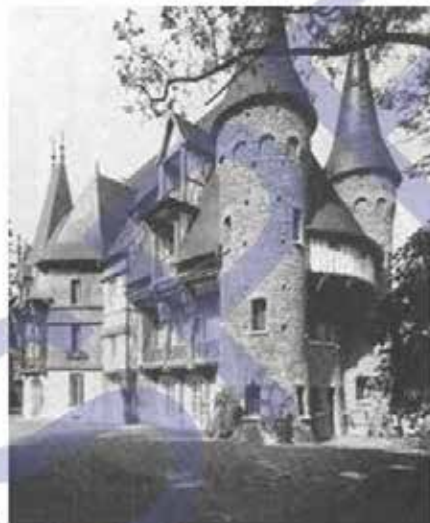
4

## L'œuvre d'Henri Jacquelin (1872-1937)

Né en 1872 à Evreux, Henri Jacquelin obtint son diplôme de l'école des Beaux-Arts de Paris en 1900. Une de ses premières réalisations fut le château Saint-Hilaire à Louviers. Construit en 1880, il avait été acquis en 1901 par Jules Audresset qui la transmit à sa fille. Après son mariage en 1907, celle-ci demanda à l'architecte de transformer l'édifice dans le style normand. Utilisant des bois anciens provenant des démolitions d'Evreux, Henri Jacquelin transfigura cette grande bâtisse sans style en un rêve de conte de fées. La métamorphose repose en grande partie sur de profondes loggias ou galeries qui épaississent la façade et permettent à l'architecte de lancer un immense comble à forte pente sur l'édifice, modifiant ainsi significativement le volume original. L'ajout de tourelles aux toitures effilées parachève une métamorphose conduite de main de maître.

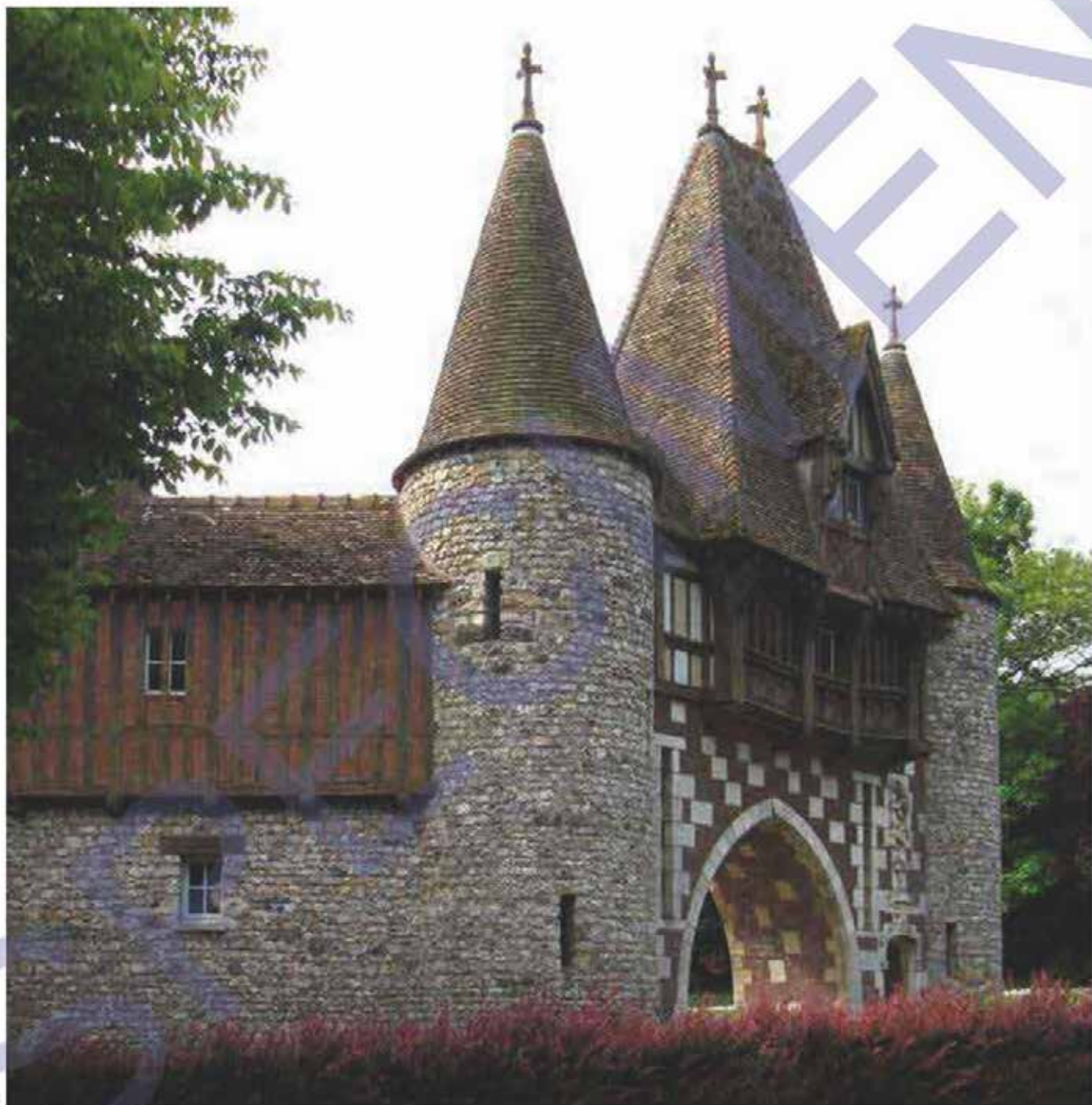
L'architecte fut l'auteur d'au moins trois autres opérations de normandisation comparables, à Berville-sur-mer (château de la Pommeraye, Eure), à Fatouville-Grestain (Calvados) et à Port-le-Grand (château de Bonnance, Somme) en 1928. Il exporta le style normand dans les Vosges, à Hattonchâtel, dont il reconstitua le château après la Grande guerre pour le compte d'une riche américaine, Belle Skinner, de 1923 à 1928. Architecte de la ville de Saint-Germain en Laye, on lui doit également plusieurs villas néo-normandes en région parisienne, notamment celle de Donat-Agache à Poissy, qui fut construite en 1928, la même année que la villa Savoye, et sur un terrain mitoyen.

Les réalisations d'Henri Jacquelin privilégient l'horizontalité et le plain-pied, une nouveauté par rapport aux châteaux et villas du siècle précédent. Les matériaux de construction, choisis pour leur apparence usagée, donnent aux édifices la patine rassurante d'une construction déformée par le temps. A l'exception du château saint-Hilaire, aux toitures vertigineuses, sa production offre une image équilibrée, où les éléments pittoresques (tours, décrochements de volumes, galeries), sont utilisés pour produire une silhouette bonhomme, surprenante et variée mais sans excès



1-2- Louviers, château Saint-Hilaire [source : Desmeulères, « Reconstitution d'une gentilhommière », Fennes & Châteaux, n° 25]

3- Fatouville-Grestain, le châtelet d'entrée



## La villa des Abeilles, Deauville, un régionalisme de compromis

La villa des Abeilles construite en 1910 par l'architecte anglais Auguste Bluysen, témoigne de l'influence des conceptions régionalistes sur l'architecture néo-normande. À la différence de la villa Strasburger, l'édifice possède une façade principale clairement identifiée. Tournée vers la mer, elle est monumentalisée par un dessin symétrique. Les volumes en saillie individualisent les éléments du programme et le rendent lisible : chambres aux étages, grand salon au rez-de-chaussée. Le même rôle est dévolu aux matériaux : enduit, briques, pan de bois sont homogènes par niveaux. Toutefois sur les façades latérales et arrière, cette impression de rigueur disparaît. L'entrée et l'escalier sont identifiables, mais intégrés dans une composition dissymétrique, complexe et pittoresque, au point que les niveaux eux-mêmes ne sont plus guère repérables.

Le caractère normand du bâtiment repose sur quelques éléments simples, immédiatement reconnaissables : la haute toiture, la couverture en tuiles plates et le pan de bois du dernier étage. Le dessin de celui-ci, peu sophistiqué, est réduit à un simple quadrillage, à l'exception des pignons où il rappelle les manoirs anglais. La modernité est affirmée par l'ampleur des porte-à-faux de la façade principale qui désignent clairement la structure en béton armé. Toutefois, la modernité architecturale ne change pas fondamentalement le programme : comme à la villa Strassburger, l'édifice est nettement isolé de l'espace extérieur.

La villa des Abeilles représente un compromis entre l'aspiration à une architecture claire et moderne et l'attachement à certaines valeurs du néo-normand, complexité des formes et pan de bois. Celui-ci n'est envisagé que comme un simple décor (il s'agit ici de planchettes clouées sur le mur). Sans aucun rôle structurel, il est relégué dans les étages pour laisser place à de grandes surfaces nues aux deux premiers niveaux. Quant à la complexité, elle est désormais concentrée au niveau de la toiture et de la façade arrière.

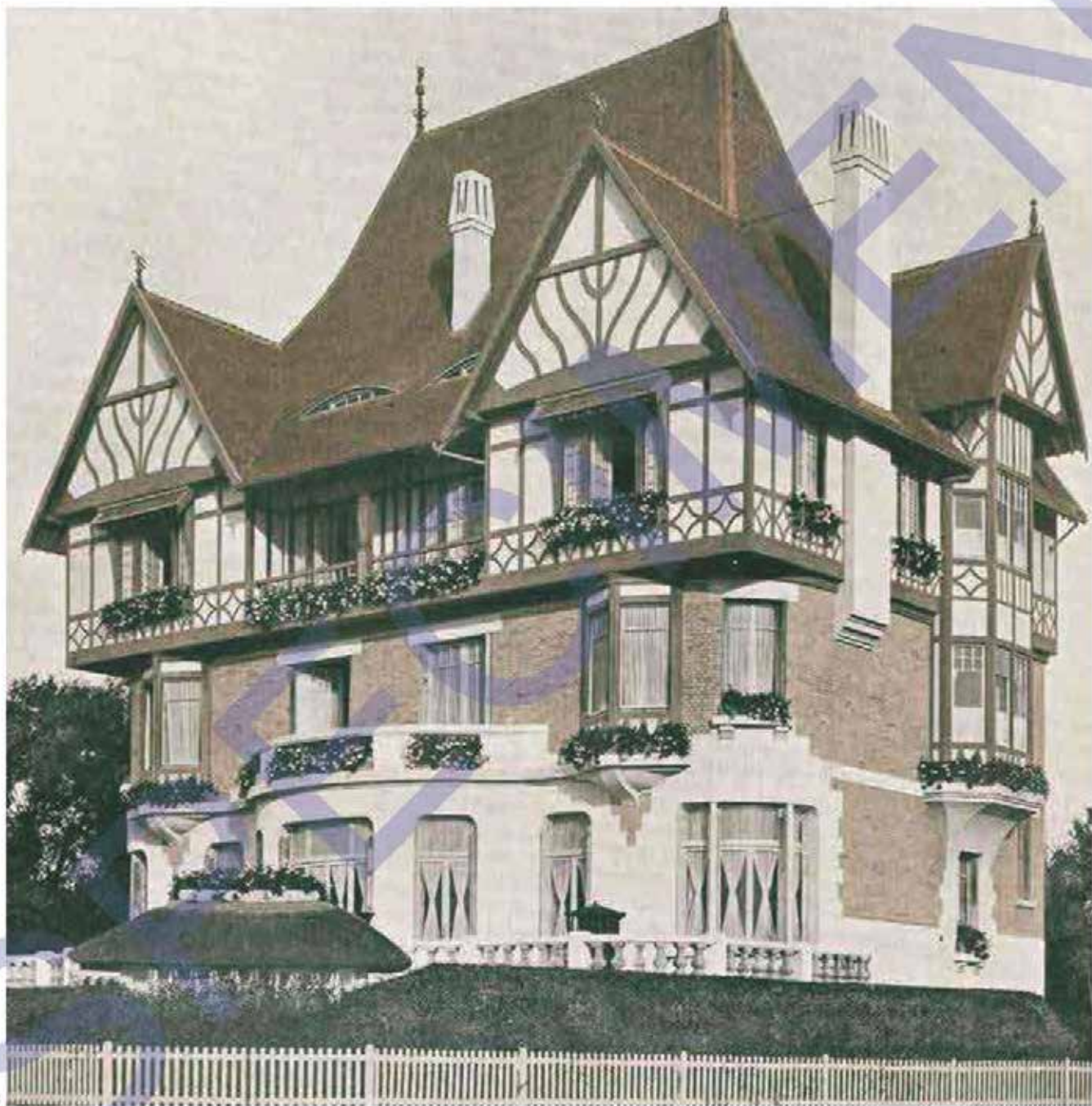


1- Plan du rez-de-chaussée (source : Planat (Paul), L'architecture du littoral, Paris : Librairie de la construction moderne]

2- Façade sur jardin

3- Photographie de la façade sur le front de mer (source : Planat (Paul), L'architecture du littoral, Paris : Librairie de la construction moderne]

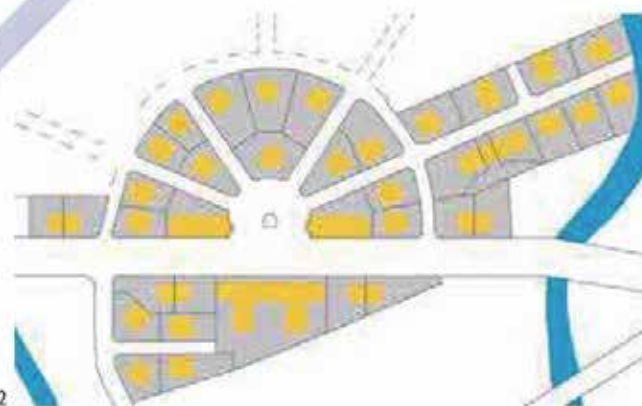




## La cité HBM de Bernay (1930-1931)

L'urbanisation des terrains de la cité, proche des abattoirs, est liée à l'ouverture du boulevard de Normandie en 1925. En 1930, une première tranche de cinquante logements est lancée, suivie d'une seconde l'année suivante, avec 18 logements et quatre boutiques. Le maître d'œuvre est Fernand Rimbert, architecte parisien actif dans l'Eure, où il est architecte de la société départementale de HBM, et la Seine-Maritime.

La cité est construite suivant un étonnant plan radio-concentrique, qui annonce celui de la cité de la Petite-campagne à Notre-Dame de Gravenchon. Le centre de la composition est occupé par un minuscule square entourant le monument à Sylla Lefevre (1875-1933), premier adjoint au maire et conseiller général de 1928 à 1933, qui fut à l'initiative de la construction de la cité. Sur le boulevard, les constructions sont disposées symétriquement par rapport au monument. L'immeuble collectif en briques, sans décor régionaliste, lui fait face, encadré par deux maisons jumelles à décor de pans de bois. De l'autre côté de l'avenue, deux immeubles de quatre logements jumelés à étage sont disposés de part et d'autre du monument. Les maisons disposées sur les voies secondaires sont plus simples et plus petites, toutefois le pignon normand d'une maison triple marque le centre de la rue du Neubourg, qui aurait dû servir de modèle aux autres voies. La cité est en effet inachevée et les terrains non bâtis environnants ont longtemps été utilisés comme jardins ouvriers et de petit maraîchage.



1- Bernay, cité HBM, maison jumelée, boulevard de Normandie

2- Bernay, cité HBM, plan restitué, d'après cadastre actuel [source : cadastre.gouv]

3- Maison Poret, détail

4- Maison Poret, état ancien [source : carte postale]

5- Maison Poret, façade sur la place

## La maison de l'antiquaire Poret à l'Aigle

A l'Aigle, l'antiquaire Poret avait installé sa boutique dans une maison classique en briques, place Saint-Martin, où il avait reconstitué des intérieurs historiques. Désirant disposer d'une vitrine attractive sur la place, il fit appel dans les années 1920 au sculpteur Marcel Lebourgeois, qui inventa pour lui une façade dans le style du Pays d'Auge. Directeur des établissements Marty et Fontaine, Marcel Lebourgeois créa sa propre entreprise d'ébénisterie dans les années 1940. En 1954, il organisa au lycée Napoléon de l'Aigle une section d'ébénisterie, et une seconde de sculpture sur bois en 1973. Les archives de Marcel Lebourgeois y sont aujourd'hui déposées.



3



4



5

## La Bouille : une mairie-école régionaliste (1934)

Construite en 1934, la mairie-école de la Bouille est représentative d'un certain type de mairie régionaliste, austère dans son expression, symétrique dans ses volumes et qui sacrifie pourtant au pittoresque au niveau des toitures et du clocheton. Située face à la cale d'accès du bac sur la Seine, elle fait événement dans le paysage de la petite ville, renommée pour son implantation au bord du fleuve. Le programme comprenait la mairie, le logement de l'instituteur, l'école et un bâtiment de bains-douches, le tout sur un terrain de forme triangulaire, mitoyen sur un des côtés. L'architecte Roger Pruvost a su l'insérer dans un bâtiment compact et apparement symétrique tout en le rendant lisible. La salle du conseil est désignée par les trois grandes baies en plein cintre qui l'éclairent. Sur la gauche, le porche d'accès est clairement affirmé, malgré la rupture de symétrie qu'il engendre. A l'étage, le logement de l'instituteur prend des proportions plus domestiques.

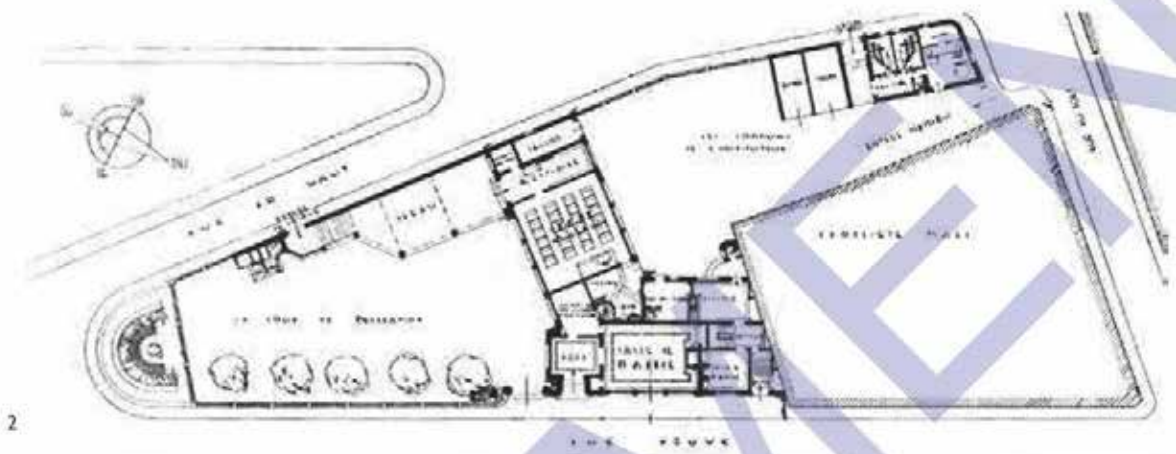
Le décor est absent et l'expression du bâtiment tient tout entier dans le choix des matériaux de construction : moellons en soubassement, murs avec enduit peint, pan de bois en chêne. Placée en retrait sur l'arrière, l'école est simplement enduite. Les toitures en tuiles des Mureaux forment le morceau de bravoure de l'ensemble, et lui donnent son caractère



1- Le bâtiment de la mairie, façade vers la Seine

2- Plan de la mairie [source : l'Architecture et la construction dans l'ouest, mars 1934]

3- De gauche à droite : le préau, l'école et la mairie



## La reconstruction de Pont-l'Évêque (1949-1960)

Cette petite ville possédait avant la guerre un riche patrimoine d'hôtels particuliers et de logis à pans de bois qui en faisait la réputation. Détruite pour moitié en 1944, Pont-l'Évêque fut reconstruite sous la direction de Robert Camelot, urbaniste, et d'Alexandre Levrat architecte en chef. Il existait localement une forte mobilisation pour la reconstitution du caractère pittoresque et touristique de la petite cité, qui se traduit par la création en 1945 de l'association des Amis de Pont-l'Évêque, patronnée par le sénateur Jean Boivin-Champeaux.

Le premier îlot reconstruit en 1949, (îlot A, au sud de l'église Saint-Michel), témoigne d'une volonté de varier les matériaux et les volumes, mais ne cède pas à la tentation du pastiche. L'interdit fut levé lors de la construction de la pharmacie Piolet. Bien en vue sur la rue principale du bourg, cet édifice spectaculaire, dont l'architecte nous est inconnu, est entièrement enveloppé d'un pan de bois orné de sculptures de Jean Lafont. Un peu plus loin, l'îlot I, mis en chantier après 1954, est marqué en son centre par un grand pignon à pans de bois qui enjambe le passage vers le cœur d'îlot. L'architecte était Maurice Vincent, régionaliste bien connu qui avait œuvré à Trouville dans les années 1930. On doit à son successeur, Jean Lannoy, quelques réalisations supplémentaires en pans de bois.

Le colombage était uniquement décoratif. Le pan de bois constitué de poutres massives en chêne est simplement plaqué contre le mur porteur en maçonnerie. La seule autre reconstruction avec pans de bois de Normandie est celle du petit village de Saint-Maclou, dans l'Eure.

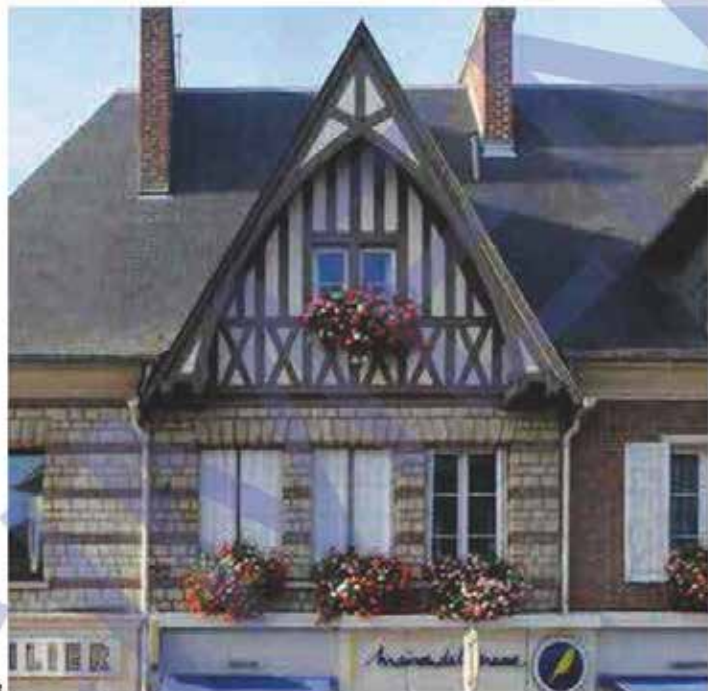


1- Ancienne Pharmacie Piolet, place Jean Bureau (photo Ph. Delval)

2- Îlot I, rue Saint-Michel. Le pignon à pans de bois marque le porche d'entrée à l'intérieur de l'îlot (M. Vincent, architecte), vers 1955 (photo Ph. Delval)

3- Immeuble rue Saint-Michel (J. Lannoy, architecte), 1950

4- Article du journal Normandie, 10 février 1947



# PONT-L'ÉVÊQUE RECONSTRUIT

sur un plan nouveau restera *Le Relais Fleuri*  
du Pays d'Auge

par Paul LECHEUX

Pont-l'Évêque, après être resté pendant plusieurs années un simple village, est devenu un lieu de vie et de tourisme. Le plan de reconstruction, qui a été adopté par le conseil municipal, prévoit la reconstruction de la ville sur un plan plus moderne. Le plan de reconstruction, qui a été adopté par le conseil municipal, prévoit la reconstruction de la ville sur un plan plus moderne.



Le plan de reconstruction, qui a été adopté par le conseil municipal, prévoit la reconstruction de la ville sur un plan plus moderne. Le plan de reconstruction, qui a été adopté par le conseil municipal, prévoit la reconstruction de la ville sur un plan plus moderne.



Le plan de reconstruction, qui a été adopté par le conseil municipal, prévoit la reconstruction de la ville sur un plan plus moderne. Le plan de reconstruction, qui a été adopté par le conseil municipal, prévoit la reconstruction de la ville sur un plan plus moderne.

2

3

4

## Villers 2000, un grand ensemble dévolu au tourisme de masse (1975-1985)

Villers 2000 est un quartier d'extension de Villers-sur-Mer, construit sur un ancien marais. Il est composé de plusieurs ensembles résidentiels constitués d'immeubles collectifs de cinq à sept étages sur un soubassement de parking. Doté de vastes espaces verts, il est aménagé de manière à donner la vue sur mer au maximum de logements. Un centre commercial est aménagé au centre du quartier.

Tous les immeubles développent le genre normand. Les moyens pour y parvenir sont minimaux : ils relèvent de l'habillage et ne remettent pas en cause l'organisation ou le volume des immeubles, toujours très simple. La résidence Plein-Soleil (ci-contre) est la seule à mettre en avant sa modernité, l'image normande étant apportée de manière secondaire par l'habillage de tuiles plates. Toutes les autres utilisent le pan de bois.



1- Plan cadastral.  
[Source : cadastre.  
gouv.fr]

2- Résidence Plein Soleil

3- Résidence Plein Ciel

4- Résidence de la  
Manche

5- Parking de la  
résidence Deauville  
2000

6- Résidence Les  
Colombières

7- Les espaces verts de  
la résidence La Manche

8- Résidence Plein Soleil





3



4



5



6



7



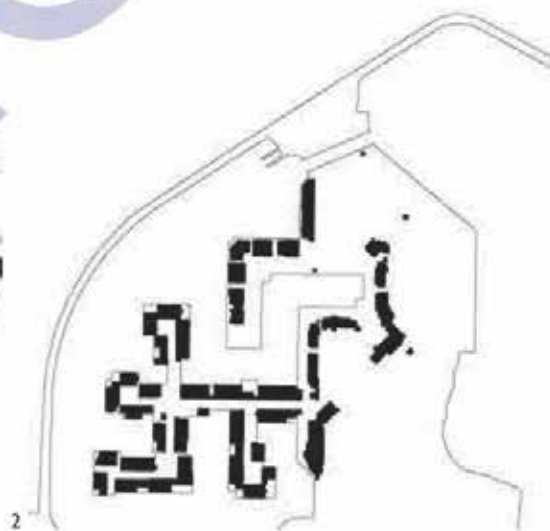
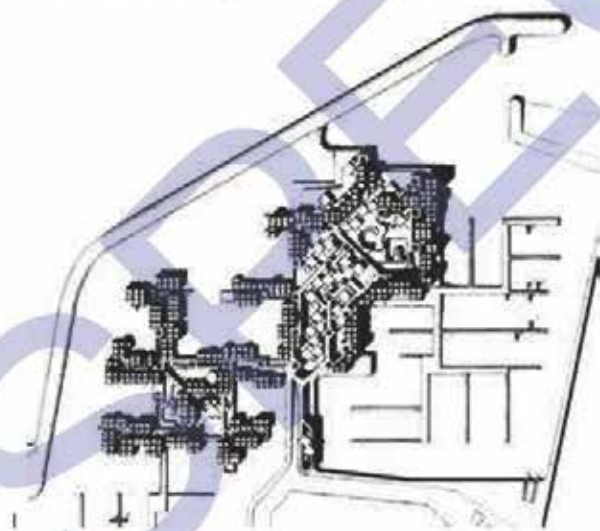
8

## Port-Deauville : à la recherche de l'urbanité perdue (1969-1992)

Le complexe de Port-Deauville fut étudié en 1969 par l'architecte Georges Candilis. Gagné sur la mer, il devait comprendre une série de presqu'îles constructibles entourées de bassins à flot. Côté ouest, des logements individuels en duplex ou en triplex étaient desservis par une voie intérieure automobile et des passerelles suspendues destinées aux piétons. Leur architecture était sans aucune concession à « l'architecture régionaliste, à la copie des formes du passé ». Mais cette posture radicale ne convenait pas à la municipalité, qui remplaça Georges Candilis par l'agence Collectif Architecture. C'est à ce moment que les volumes de cette première tranche réalisée ont été habillés de matériaux destinés à faire lien avec le paysage de Deauville : briques, ardoises, bois (peint en bleu vers le large, en brun vers l'intérieur). Le système de desserte intérieure, avec ses circulations différenciées, a par contre été conservé tel quel.

Le Collectif, associé à l'architecte Jacques Labro, a ensuite réalisé les immeubles collectifs prévus du côté est. Les matériaux sont les mêmes, mais avec des volumes plus tourmentés. La référence était celle des maisons du Vieux bassin de Honfleur, dont ils reprennent la verticalité et les porte-à-faux prononcés. Malgré son évidente qualité architecturale, reposant sur la variété des décrochements et des matériaux, cette seconde tranche ne semble pas avoir été beaucoup mieux reçue que la première, et Port-Deauville est restée inachevée jusqu'à aujourd'hui. Il est vrai que les espaces publics, dégradés et mal entretenus, donnent une impression peu engageante, bien éloignée de la convivialité annoncée par les architectes.

En 1992 la résidence New-Port, due à l'architecte Pancho Aygavives, a été construite sur des terrains vacants situés au nord-ouest. Malgré son faux air de Floride et ses teintes pastel, elle ne rend pas l'ensemble beaucoup plus riant : le contraste avec les immeubles antérieurs est peu agréable, et aucun effort n'a été fait pour connecter les bâtiments à l'espace public.



1- Projet de plan-masse.  
[source : l'Architecture  
d'aujourd'hui, 1972  
n. 162]

2- Plan-masse actuel  
[source : cadastre,  
gouv.fr]

3- Immeubles collectifs  
de la partie est  
(Collectif architecture)  
du côté des bassins

4- Partie ouest  
(G. Candilis architecte)  
du côté des bassins

5- Immeubles  
collectifs par Collectif  
Architectures

6- Résidence New-Port  
(Pancho Aygavives  
architecte)

7- Partie ouest : voie  
intérieure et coursives  
de distribution (G.  
Candilis architecte)



3



4



6



5



7

## Courseulles-sur-Mer, quelle image normande en dehors du Pays d'Auge ?

Courseulles-sur-Mer n'a misé sur le tourisme balnéaire qu'à partir des années 1970. Les terrains les mieux placés, en front de mer et le long des bassins de la Seuelles, étaient jusque-là réservés à des activités artisanales en lien avec le port (parc à huîtres, réparation navale...) L'aménagement d'un bassin de plaisance à l'ouest et l'aménagement de terrains constructibles le long de la digue à l'est ont permis le lancement d'un mouvement d'urbanisation qui se poursuit encore aujourd'hui.

L'intérêt des réalisations courseullaises est qu'on y lit de manière très explicite l'hésitation des maîtres d'ouvrage sur l'image à donner aux nouvelles résidences. En effet, la ville est située dans le Bessin, bien loin du Pays d'Auge et de ses pans de bois. Doit-on importer une architecture en genre normand étrangère à la région ? Peut-on trouver dans les environs des éléments traditionnels qui feront image et donneront un caractère suffisamment attractif aux ensembles résidentiels ? La solution réside-t-elle dans le recours à une architecture moderne ?

Les réponses ont varié selon les périodes et la réponse n'est pas tranchée aujourd'hui. La résidence La Caravelle, en cours de construction, relève du genre normand traditionnel à pans de bois, d'un type tout à fait semblable à celui qui se construit à Cabourg. La résidence de vacances Maeva quant à elle puise ses références dans l'architecture du Bessin. Mais il est un genre qui semble maintenant totalement abandonné à Courseulles-sur-Mer, c'est l'architecture contemporaine.



1- Résidence Le Trident

2- Résidence Neptune

3- Résidences du nouveau bassin

4- Résidence Les Marins

5- Résidence Maeva, 2011

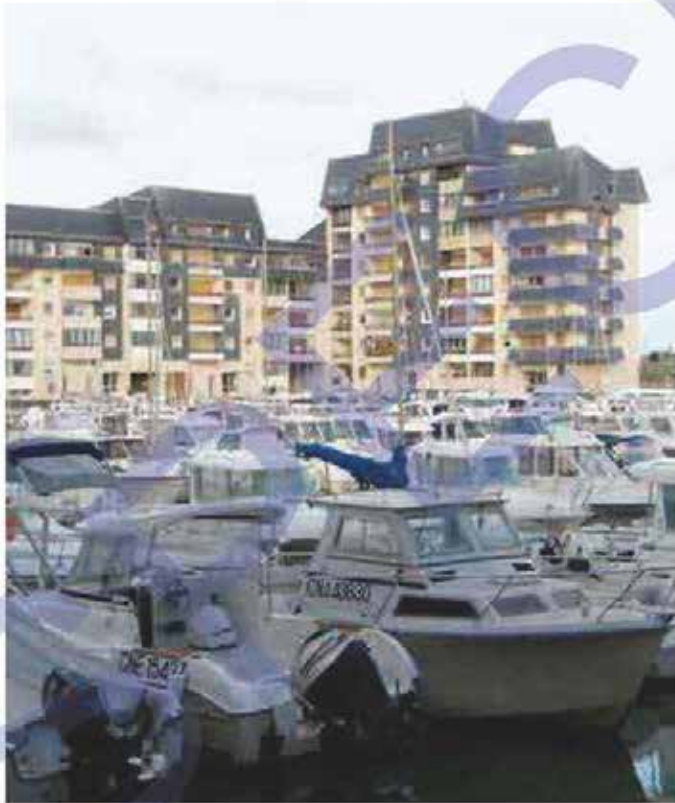
6- Résidence Caravelle (D. Foucart architecte), 2012



2



3



4



5



6

## Port-Guillaume à Dives-sur-Mer : la diversité se vend bien

Port-Guillaume est construit à l'emplacement d'une ancienne usine, rasée après sa fermeture en 1986. Un bassin de plaisance, creusé au centre du site, forme le cœur du complexe. Dans un premier temps, le projet prévoyait la construction d'immeubles variés du point de vue architectural (volumes complexes, décor normand, image ci-contre), mais homogènes dans leur typologie (nombre d'étages identiques, immeubles collectifs de logements destinés à la vente). Après la construction de deux îlots et l'échec de leur commercialisation, le projet a été entièrement repensé dans le sens d'une plus grande variété typologique : immeubles collectifs de taille variée, maisons individuelles, hôtels, résidence hôtelière ..., se traduisant par une plus grande diversité de volumes.

L'architecture renouvelle les formes du genre normand. Pour les hôtels et immeubles collectifs, elle s'appuie sur les règles classiques (axialité, symétrie, colonnades), tout en recherchant le pittoresque au moyen d'éléments architecturaux (tourelles, pignons) aux volumes affirmés. Celle des maisons individuelles est proche des maisons modestes des années 1930 (HBM ou maisons « loi Loucheur »), certaines d'entre elles sont d'ailleurs couvertes en tuiles mécaniques. Le nombre de modèles de base est peu important, mais leur répétition est habilement agencée de manière à donner l'impression d'une grande variété. L'organisation des zones pavillonnaires est clairement inspirée des systèmes présents dans les cités-jardins ouvrières, comprenant notamment des voies de desserte intérieure ainsi que des édicules extérieurs en limite de jardin.

Soigneusement pensés pour concilier distribution et intimité, les espaces publics sont abondamment végétalisés. L'examen du cadastre montre un découpage inhabituel où les parcelles ne sont pas individuelles. Le regroupement du bâti (y compris les maisons individuelles) sur de grandes parcelles collectives met à la charge des copropriétaires l'entretien de l'ensemble des espaces publics, rues comprises.



1- Immeubles collectifs du port (avant 1992)

2- Plan cadastral [source : cadastre.gouv.fr]

3- Maisons individuelles et voie de desserte intérieure

4- Résidence le Manoir

5- voie de desserte des maisons individuelles

6- Résidence hôtelière Maeva

7- Résidence Maeva et maisons, vue depuis les bords de la Dives.



## Antoine Berge au Mont-Canisy : le pan de bois authentique

L'ensemble du Mont-Canisy fut imaginé dès 1963 et construit dix ans plus tard. Le « centre international de généralisation » était à l'origine une sorte de campus universitaire privé financé par les multinationales. Faute de financement, la réalisation, confiée à l'architecte Antoine Berge fut un ensemble de logements regroupés dans de petits immeubles collectifs, doté d'un centre villageois avec chapelle (aujourd'hui respectivement hôtel et salle de conférences). Comme à Port-Grimaud, l'architecture est un pastiche réussi, en particulier grâce à l'attention portée aux détails et aux matériaux. Quant à l'organisation d'ensemble, les immeubles sont implantés en bande discontinue, suivant une ligne assez souple préservant à la fois la vue, l'intimité et l'impression champêtre. Celle-ci est accentuée par l'ampleur des espaces libres préservés. Un paysagiste de renom, Jacques Sgard, a été chargé de cet aménagement.

Port-Deauville est parfois comparée à Port-Grimaud du fait de son organisation autour de bassins, mais le Mont-Canisy révèle un esprit bien plus proche, par son architecture pastiche et la création d'une centralité villageoise. S'il n'est pas strictement clôturé, l'ensemble toutefois n'est pas aussi perméable aux non-résidents que Port-Grimaud.



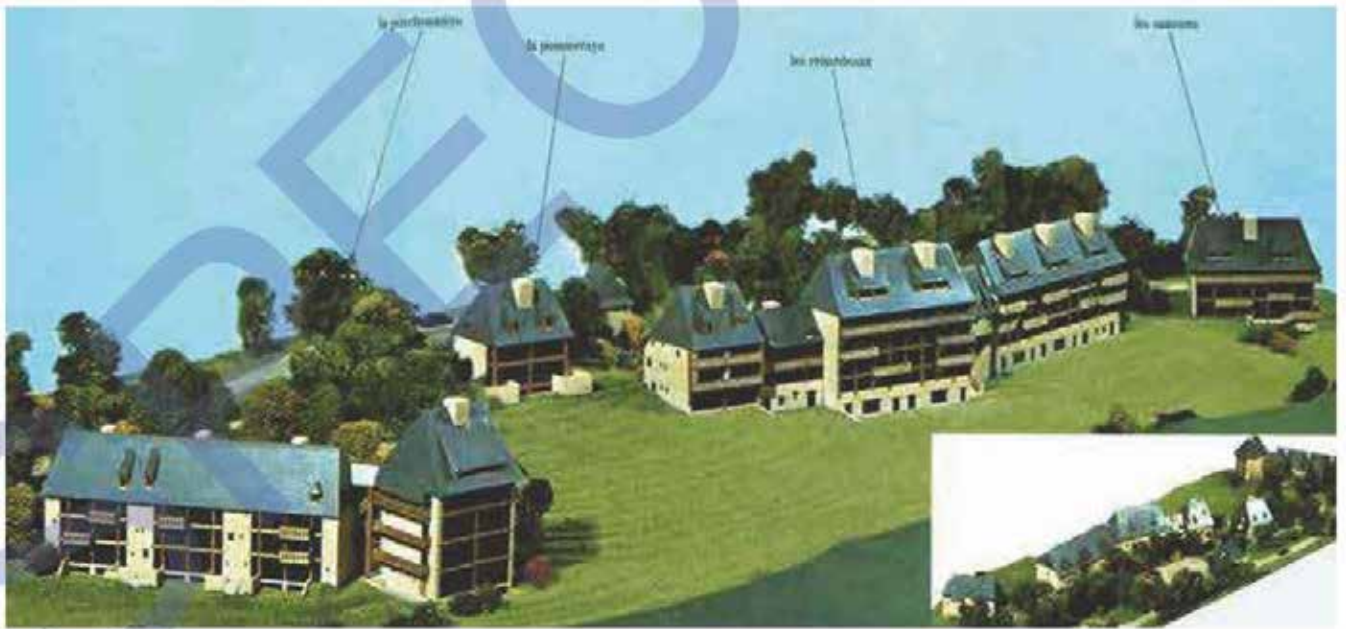
1- Les immeubles en construction [source : Brochure de présentation Les hauts de Deauville, vers 1972]

2- Vue perspective de l'opération [source : Brochure de présentation Les hauts de Deauville, vers 1972]

3- Vue actuelle d'un immeuble

3- Maquette des immeubles [source : Brochure de présentation Les hauts de Deauville, vers 1972]





## Beuvron-en-Auge : construire et préserver en Pays d'Auge

Beuvron-en-Auge a fait l'objet au cours des années 1970 d'une réhabilitation d'ensemble, sous l'impulsion du maire Michel Vemughen, avec l'aide de plusieurs personnalités locales du patrimoine. L'opération, envisagée comme une expérimentation pilote qui pourrait par la suite être généralisée à d'autres villages, a été favorablement accueillie par l'administration (Equipe, Culture). Les travaux ont consisté en une restauration des maisons du bourg. Celles qui étaient trop récentes ont été normandisées. Une halle a été reconstruite à l'emplacement de l'ancienne, disparue en 1958, mais selon un modèle plus conforme à la tradition, à partir d'une grange ancienne récupérée dans l'Eure. La réputation de Beuvron « village sauvegardé » a revitalisé le village et a permis d'y maintenir un assez grand nombre de commerces.

Contrairement à ce qui avait été envisagé, le modèle ne s'est pas diffusé et Beuvron-en-Auge est resté l'exception. Situé à peu de distance d'une sortie d'autoroute, le village est aujourd'hui devenu un lieu touristique majeur du Pays d'Auge, dont il est une des vitrines. Il dispose notamment d'infrastructures permettant l'accueil des cars de touristes en route vers le Mont-Saint-Michel.

La question qui se pose aujourd'hui est celle de son extension et de la construction neuve. Deux lotissements ont été créés au nord de l'agglomération. L'architecture est une copie très littérale de l'architecture ancienne, probablement pour cause « d'intégration au contexte ». Mais l'organisation d'ensemble, tout à fait banale, présente les caractéristiques habituelles de ce genre d'opération (voies en impasse, implantation des maisons au centre de la parcelle).



1 - Le bourg avant les interventions des années 1970

2 - Le bourg aujourd'hui

3 - Plan cadastral. En gris, les deux lotissements [source : [cadastral.gouv.fr](http://cadastral.gouv.fr)]

4 - Entrée du lotissement du nord-ouest

5 - Lotissement du nord-est



## Bagnoles-de-l'Orne, une personnalité à part

Bagnoles-de-l'Orne est un exemple rare en Normandie de villégiature de l'intérieur, toutes les autres étant situées sur la côte. Après des débuts modestes la station connut un assez fort développement entre 1880 et 1914, permettant notamment la construction des grands édifices emblématiques, casino, grand hôtel, thermes, gare, le tout coïncidant avec l'érection de la ville en commune indépendante. L'architecture est pittoresque, avec force tourelles et décrochements de volumes et une utilisation systématique de la polychromie des matériaux, tandis que les deux grands hôtels se réfèrent au style brique et pierre du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le pan de bois fait partie de la panoplie locale autant que la brique, le silex, la pierre, les céramiques architecturales. Au bord du lac, l'hôtel la Potinière, l'hôtel des Roches et la Villa normande qui forment ensemble une composition marquant l'entrée de la ville depuis le lac, sont le seul exemple de l'investissement du style normand à échelle urbaine. Au fil du temps, la personnalité de Bagnoles-de-l'Orne a plutôt été déclinée dans la continuité de son caractère « Belle époque », pittoresque et polychrome. Construit à la fin des années 1980, l'hôtel du Béryl est une interprétation post-moderne de l'architecture bagnolaise brique et pierre. En 2012, l'ensemble thermal a été entièrement rénové : les thermes et le grand hôtel qui lui fait face, dans le respect de son architecture classique. L'ensemble a été complété par la construction d'une nouvelle résidence, le B'O cottage, dû à l'architecte Pierre Diener, qui mêle formes traditionnelles et décor briques et pierre.



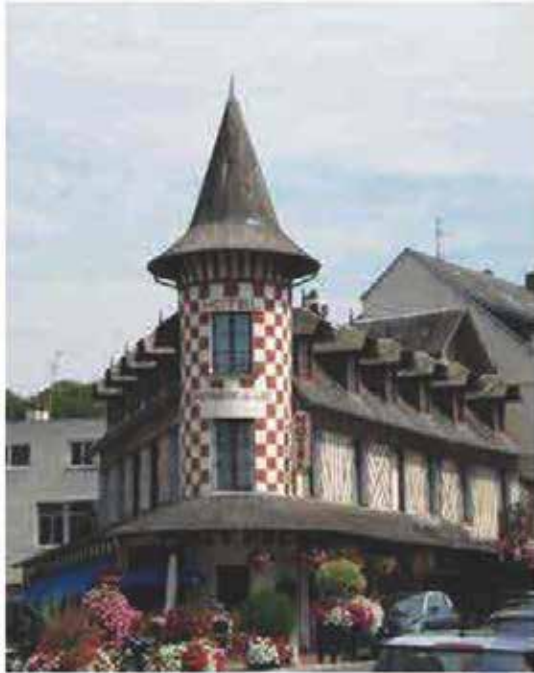
1- Vue d'ensemble depuis le lac : la Potinière, l'hôtel des Roches et la Villa Normande

2- Hôtel de la Potinière

3- Villa Beau séjour, 1899

4- Hôtel Béryl

5- Le B'O cottage (P. Diener architecte), 2013



## Le Clos des Fées à Paluel (2013)

En 2007, l'agence CO-BE a construit une maison individuelle à Bourg-Achard (Eure), composée de deux volumes longitudinaux juxtaposés, chacun couverts en chaume. Le matériau était utilisé pour sa valeur esthétique, sa capacité à se patiner dans le temps, et non pour ses performances techniques ou écologiques.

Six ans plus tard, la même agence a organisé l'extension d'un hameau existant de la commune de Paluel (Seine-Maritime) dans un esprit écologique plus affirmé. La gestion des eaux de pluie est un élément structurant du projet. Des fossés recueillent les eaux tout en faisant office de limites entre les parcelles. Une éolienne assure le fonctionnement du système hydraulique, qui comprend un bassin de rétention. Des capteurs solaires assurent la production d'eau chaude dans les maisons. La diversification des fonctions est assurée par des ateliers d'artistes et par une grande salle multifonction permettant d'accueillir des événements et manifestations diverses.

La touche régionaliste tient toute entière dans les toitures en chaume, désormais revendiqué comme élément emblématique du terroir local. Le matériau n'est posé que sur le versant nord du toit, le côté sud étant couvert en zinc afin de gérer au mieux les raccords d'étanchéité du conduit de cheminée et des panneaux solaires. Du point de vue constructif, la démarche ne relève pas encore du développement durable, car il n'existe pas de filière normande du chaume : l'entreprise nantaise chargée de la pose a sous-traité le chantier à un chaumier polonais, le roseau vient de Camargue.



1 - Le bâtiment collectif

2 - Un atelier  
(le pignon à gauche)  
et les chaumières de  
logement



SPECIMEN



## CONCLUSION

Depuis les premiers temps du néo-normand jusqu'à aujourd'hui, on n'a jamais cessé de produire de nouvelles architectures en pan de bois, en référence au terroir normand et à son passé. Mais nombre d'acteurs aujourd'hui craignent que le succès public et marchand du néo-normand ne débouche sur l'uniformité et l'ennui. De nouvelles dynamiques sont donc expérimentées pour renouveler le style. La première est celle de l'élargissement des références. A Deauville, la municipalité soutient, dans ses documents de planification, une politique de diversification des modèles. Témoignage concret de cette volonté, la première résidence de la presqu'île de la Touque reprend l'architecture du XIX<sup>e</sup> siècle, en briques à chaînages de pierre et toiture à la Mansart, qui caractérisait les premières constructions de la station.

La seconde piste de renouvellement, celle du développement durable, n'a pas encore fait la preuve de sa pertinence, alors que la construction traditionnelle est souvent envisagée comme un répertoire de matériaux et de techniques potentiellement écologiques. A la charnière des départements du calvados et de la Manche, le parc naturel régional des Marais du Cotentin et du Bessin possède un riche patrimoine de constructions en terre crue. Depuis 1994, le parc apporte son aide à la formation des artisans et à la restauration des édifices existants. Traditionnel, local, écologique et économique, le matériau n'a pourtant pas trouvé son débouché dans l'architecture contemporaine. A vrai dire, l'architecture traditionnelle répond souvent assez mal à nos préoccupations actuelles. Le pan de bois, d'une épaisseur bien plus faible que les murs en maçonnerie, présente une faible inertie thermique, qui ne correspond pas à nos standards de confort. Dans le créneau de la maison individuelle néo-normande actuelle, la technique la plus souvent utilisée est celle du pan de bois massif mais non porteur. L'entreprise Pascobois propose par exemple une construction mixte, où la structure principale est de type MOB, (maison à ossature bois), composée de panneaux de bois raidis par des chevrons. Cette première structure est ensuite enveloppée d'une seconde en colombage massif, une isolation étant placée entre les deux murs. La même stratégie peut être employée avec un mur interne en maçonnerie.

Le dilemme se pose donc aujourd'hui de la même manière qu'autrefois : privilégier l'image ou la raison ? Répondant au premier critère, les nouvelles références imposées à Deauville ne sont que des masques, enduits colorés ou briquettes collées. Quant au second, les matériaux traditionnels ne deviendront performants que lorsqu'ils auront été profondément transformés dans leur aspect et leur mise en œuvre, perdant ainsi le lien visuel avec la construction traditionnelle. Pour le régionalisme, il ne sera jamais d'autre voie que celle de l'imagination.

## Bibliographie

### Généralités architecture et régionalisme

« Architecture « de qualité » et promotion privée : quand Apollonia invente les villas suspendues », Les cahiers de la recherche architecturale et urbaine, mai 2002, n. 11, p. 93-104

Elleb (Monique), Engrand (Lionel), « La machine et le bibelot. Variations savantes et populaires de la maison dans l'entre-deux-guerres », Les cahiers de la recherche architecturale et urbaine, n. 1-16, p. 127-146

Engrand (Lionel), « L'invention de la chaumière rationnelle », dans Grandin-Maurin (Catherine) (dir.), La maison contemporaine, architecture et mode de vie, Lyon : éditions du CAUE, 2008, 77 p.

Ghorr-Gobin (Cynthia), La théorie du New urbanism : perspective et enjeux, Paris : Ministère des transports, de l'équipement du tourisme et de la mer

Le Couédic (Daniel), La maison ou l'identité galvaudée, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2003, 209 p.

Le Couédic (Daniel), Simon (Jean-François) (dir.), Construire dans la diversité. Architecture, contextes et identités, Rennes : PUR, 2005, 205 p.

Loyer (François) (dir.), Le régionalisme, architecture et identité, Paris : Monum, 2001, 279 p.

Nivet (Soline), « Architectes/promoteurs, nouvelles affinités, nouveaux logements ? », d'Architectures, octobre 2007, n. 167, p. 57-79

Ruth (Catherine) Besançon (Franck), Canonica (Marie-José) (dir.), Enquête d'identité : la recherche du paradis perdu. Caractère régional et identité. Nancy : Ecole d'architecture de Nancy, 1995, 421 p.

Toulier (Bernard) (dir.), Villégiature des bords de mer. Architecture et urbanisme XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle, Paris : éditions du Patrimoine, 2010, 399 p.

Vigato (Jean-Claude), L'architecture régionaliste. France 1890-1950, Paris : Norma, 1994, 390 p.

### Le style normand

Kow Meade (Martin), Szambien (Werner), Talenti (Simona) (dir.), L'architecture normande en Europe, Marseille : Parenthèses, 2002, 222 p.

Mignot (Claude), « Architecture balnéaire et style néo-normand », dans Gandin (Alice) (textes réunis par), Destination Normandie. Deux siècles de tourisme XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, 2009, p. 81-89

Toulier (Bernard), « L'assimilation du régionalisme dans l'architecture balnéaire », dans Loyer (François), Toulier (Bernard) (dir.), Le régionalisme, architecture et identité, Paris : Editions du Patrimoine, 2001, p. 96-109

### Lieux et opérations en Normandie

Art de Basse-Normandie, « Beuvron, une sauvegarde exemplaire », numéro thématique, n. 86, printemps 1982, 71 p.

CAUE du Calvados, Habiter le Pays d'Auge au XXI<sup>e</sup> siècle. Un appel à idées, s.l.s.d., 2012, 84 p.

Coll, Trouville-Deauville. Société et architectures balnéaires, Paris : Norma, 1992, 190 p.

Culot (Maurice), Jakovljevic (Nada), Trouville, Liège : Mardaga, 1989, 527 p.

D'aboville (Christine), Colonnier (Maguelonne), Etienne (Claire),

Sainte-Adresse et le Nice havrais, Rouen : inventaire général-SPADEM, 1992, 16 p.

Decoux (Jérôme), « Une copie originale. La création architecturale médiévale rouennaise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle » Etudes normandes, juin 2013 n. 2,

Dujardin (Bénédicte), Etienne (Claire), Saint-Valéry-en-Caux Villégiature et reconstruction, Rouen : inventaire général-ADGP, 2002, 17 p.

Hébert (Didier), Deauville. Une cité de villégiature de la Côte fleurie, Cabourg : Cahiers du Temps, 2004, 96 p.

Hébert (Didier), Houlgate. La perle de la Côte fleurie, Caen : inventaire régional, 2011, 64 p.

Institut français d'architecture, Trouville : maisons et cités-jardins (1919-1995), Paris : Norma, 1995, 125 p.

Léone-Robin (Isabelle), Bagnoles de l'Orne, Caen : inventaire général SPADEM, non paginé

Libourel (Jean-Louis), Villas de Houlgate, s.l. : inventaire général, 1991, non paginé

Manase (Viviane), Dieppe moderne, Rouen : inventaire général du patrimoine culturel, 2010, 96 p.

Namias (Olivier), « Chaumière à Bourg-Achard », d'Architectures, juin-juillet 2007, n. 165 p. 11-15

Namias (Olivier), Des chaumières hybrides et contemporaines, d'Architectures, juillet-août 2013, n. 219, p. 92-95

Nasi (Sophie), « de l'image au simulacre : le vieux-Rouen de J. Adeline à l'exposition de 1896 », Etudes normandes, n. 4, 2003, p. 45-62

Nasi (Sophie), « De la maison normande à la défense du centre historique », Etudes normandes, juin 2013 n. 2, p. 15-24

Nasi (Sophie), « Le vieux Rouen vu par Jules Adeline (1845-1909) », Monuments rouennais, septembre 2005, p. 33-48

Plum (Gilles), Villas d'Arromanches-les-Bains, Asnelles, Tracy-sur-mer, Ver-sur-mer, s.l. : inventaire général, 1993, non paginé

Plum (Gilles), Villas de Lion-sur-mer et Hermanville-sur-mer, s.l. : inventaire général, 1996, non paginé

Plum (Gilles), Villas balnéaires du second empire, Deauville-Trouville et la côte fleurie, Cabourg : Cahiers du Temps, 2001, 119 p.

Plum (Gilles), A l'apogée de la villa. Côte fleurie 1870-1920, Cabourg : Cahiers du temps, 2007, 131 p. Popescu (Carmen), Villas de Cabourg, s.l. : inventaire général, 2003, 48 p.

Tournoux (Marie-Noël), Deauville. Les styles normands, s.l. : inventaire général-ADAGP, 1999, 32 p.

### Architectes

Fréret-Filippi (Manolita), Camille Albert. Une architecture entre éclectisme, historicisme et régionalisme, Paris : Créaphis, 2009, 239 p.

Maroteaux (Vincent) (dir.), Pierre Chirol. Architecte et érudit normand 1881-1953, Rouen : archives départementales de Seine-Maritime, 2009, 179 p.

Nasi (Sophie), Louis Sauvageot (1842-1908) architecte et restaurateur à Rouen, Rennes : presses universitaires de Rennes, 2010, 415 p.

## Sources

### Articles et ouvrages

« Port Deauville », *l'Architecture d'aujourd'hui* n. 162 juin-juillet 1972, p. 81-83

« Restitution de deux logis des XIV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles à Etretat », *La vie à la campagne*, vol. 15, n. 186, 15 juin 1914, p. 388

Bonnefon (Jean de), Wybo (Georges), *Les maisons des champs au pays de France*, Paris : Société d'édition, 1912

Defrance (Henri), *L'habitation normande*, Paris : Massin et Cie, 1931

Desmeulères, « Reconstitution d'une gentilhomnière », *Fermes & Châteaux*, no 25, 5 septembre 1907, p. 11-14

Georges Ruel 1860-1942, Rouen : LeCerf, 1945

Gonse (Emmanuel), « les réalisations de la compagnie des chemins de fer de l'Etat », *L'architecture*, vol. XLIX n. 11, 15 novembre 1936, p. 371

Herissay (Jacques), « Henri Jacquelin », *Art et médecine. Revue mensuelle réservée au corps médical* Mai 1931 n. 8

Les hauts de Deauville : au Mont Canisy, s.l., s.d. [1971], non paginé

Maugé, travaux d'architecture à Fécamp, Etretat..

Planat (Paul), *L'architecture du littoral : Picardie-Flandre, Normandie, Bretagne*, Paris : Librairie de la construction moderne, s.d., 55 p.

Quenedey (Raymond), *La Normandie. Recueil de documents d'architecture civile de l'époque médiévale au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris : F. Contet, 1927-1931, 5 volumes, 320 planches

Rouen 1896. *Revue illustrée de l'exposition*, Rouen : Julien LeCerf, 1897

Schmitt (Claudine), « Port Deauville », *La construction moderne*, juillet-août 1974, p. 35-41

Sézille, L., *Villas et petites maisons au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Librairie centrale d'art et d'architecture, s.d. - 100 pl.

Spoerry (Jean), *L'architecture douce de Port-Grimaud à Port-Liberté*, Paris : Robert Laffont, 1989, 122 p.

*Villas normandes & anglaises*, Paris : Massin, s.d., 52 pl.

Villette (Ernest), *Notes et souvenirs d'Ernest Villette, maître charpentier*, Rouen : LeCerf,

### Reuves

*La vie à la campagne* (années 1920 et 1930)

*Le Pays d'Auge*

*Maisons normandes*

*Maisons pour tous*

*L'architecture et la construction dans l'ouest*

## L'AUTEUR

Patrice Gourbin, docteur en histoire de l'architecture, est enseignant à l'École nationale supérieure d'architecture de Normandie. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et articles sur l'histoire du patrimoine et sur l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle, en France et en Normandie. Missionné par les C.A.U.E. du Calvados, de l'Eure, de l'Orne, de la Manche et de la Seine-Maritime, il a mené en 2014-2015 la présente étude sur le néo-normand en Normandie.

## Les C.A.U.E. normands

Les Conseils d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement sont des organismes départementaux créés à l'initiative du conseil départemental dans le cadre de la loi sur l'architecture de 1977. Investis d'une mission de service public, les C.A.U.E. sont présidés par un élu local.

Ils ont pour objet la promotion de la qualité architecturale, urbaine et paysagère, avec pour missions :

- l'information et la sensibilisation du public dans le domaine de l'architecture, de l'urbanisme et de l'environnement,
- la formation des maîtres d'ouvrages et des professionnels,
- l'information et le conseil aux particuliers qui désirent construire, réhabiliter ou rénover, afin d'assurer la qualité architecturale des constructions et leur bonne insertion dans le site environnant,
- le conseil aux collectivités locales sur leurs projets d'urbanisme, d'architecture ou d'environnement.

Leur consultation est gratuite et leur financement est essentiellement assuré par des fonds publics. Pour les particuliers, des permanences de conseil architectural sont assurées par des architectes conseillers.

Pour les collectivités, les équipes des C.A.U.E., composées de chargés d'étude architectes, urbanistes, paysagistes, assistent les élus dans la définition et la mise en place de l'aménagement du territoire et du cadre de vie.

La bonne connaissance des territoires départementaux et leur valorisation, s'intègrent pleinement dans leurs missions, particulièrement quand il s'agit de faire redécouvrir des patrimoines méconnus.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>Préface</b> .....	<b>3</b>	<b>Réalisations</b> .....	<b>61</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>5</b>	La maison de Charles Morel, place de la Rougemare à Rouen .....	62
<b>Les trois périodes du genre normand</b> .....	<b>7</b>	La villa Strasburger, Deauville .....	64
Dans le Calvados, les élites à la conquête du style normand .....	8	Emile Maugé et la normandisation d'Étretat .....	66
A Rouen : pastiche, remontage et leçon d'histoire .....	12	L'œuvre d'Henri Jacquelin .....	68
Par les villes et les campagnes de Normandie .....	16	La villa des Abeilles, Deauville, un régionalisme de compromis .....	70
Le régionalisme (1900-1950) une discipline pour le néo-normand .....	20	La cité HBM de Bernay .....	72
Les édifices publics : une nouvelle image des institutions .....	24	La maison de l'antiquaire Poret à l'Aigle .....	73
La normandisation .....	28	La Bouille : une mairie-école régionaliste .....	74
La Reconstruction et la Croissance (1944-1974) .....	30	La reconstruction de Pont-l'Évêque .....	76
Le tourisme de masse .....	32	Villers 2000, un grand ensemble dévolu au tourisme de masse .....	78
Repenser l'urbanité .....	34	Port-Deauville : à la recherche de l'urbanité perdue .....	80
Le pastiche urbain .....	36	Courseulles-sur-Mer, quelle image normande en dehors du Pays d'Auge ? .....	82
Rouen et la construction en milieu ancien .....	38	Port-Guillaume à Dives-sur-Mer : la diversité se vend bien .....	84
<b>Le normand facile en questions-réponses</b> .....	<b>41</b>	Antoine Berge au Mont-Canisy : le pan de bois authentique .....	86
Le genre normand, convient-il aux grandes fortunes ? .....	42	Beuvron-en-Auge : construire et préserver en Pays d'Auge .....	88
Le genre normand peut-il plaire à la classe moyenne ? .....	43	Bagnoles-de-l'Orne, une personnalité à part .....	90
Le genre normand est-il adapté au logement social ? .....	44	Le Clos des Fées à Paluel .....	92
Le genre normand est-il rural ou urbain ? .....	46	<b>Conclusion</b> .....	<b>95</b>
Le genre normand est-il normand ? .....	47		
Le bois du pan de bois doit-il être neuf ou vieux ? .....	47		
Le pan de bois doit-il être en pan de bois ? .....	50		
Le pan de bois est-il indispensable au genre normand ? .....	52		
Le genre normand est-il simple ou compliqué ? .....	54		
Le normand est-il le seul genre régional en Normandie ? .....	56		
Quels sont les programmes qui supportent la normandisation ? .....	57		
Le pan de bois est-il forcément néo-normand ? .....	58		

ISBN : 978-2-7466-8352-5

Tous droits réservés  
Dépot légal : octobre 2015

Prix : 10 €

Imprimé en France

Éditeur : Les éditions du CAUE du Calvados

Conception et réalisation : Patrice GOURBIN, Véronique JOSSET, Hervé RATTEZ

*Sauf mention contraire dans les légendes, les photos sont toutes de l'auteur.*

SPECIMEN

## Le style Néo-Normand en architecture

Normandie XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles

Le XIX<sup>e</sup> siècle, qui a exploré avec passion la diversité des styles, a trouvé en Normandie une source d'inspiration particulièrement féconde. Né sur les côtes du Calvados, le néo-normand s'est intégré avec bonheur à la panoplie des styles historiques et en s'appliquant à toutes sortes de programmes et de territoires. De la créativité débridée des architectes et de la notoriété des commanditaires résulta un ensemble de réalisations remarquables, qui fut rapidement imité. Image de luxe, de bon goût, d'oisiveté et de bonheur chic, le néo-normand s'est ensuite largement répandu hors de son terroir d'origine. Pourtant, cet extraordinaire répertoire formel, riche de sa notoriété, de sa permanence dans le temps, de ses capacités d'adaptation à n'importe quel lieu ou programme et de l'adhésion du grand public, n'a jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble sur la région qui l'a vu naître. Cette étude, voulue par les cinq CAUE de Normandie, est une invitation à découvrir le néo-normand dans toute sa diversité, des origines à aujourd'hui.

*Patrice Gourbin*



Les éditions du CAUE du Calvados

Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement du Calvados  
28, rue Jean Eudes, 14000 CAEN  
02 31 15 59 60 [www.caue14.fr](http://www.caue14.fr) [contact@caue14.fr](mailto:contact@caue14.fr)

Prix : 10 €

